Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES
AMAY s/Meuse & SCHOOTENHOF lez-Anvers

Tome III Décembre 1927. N° 8

Tome III | Décembre 1927 | N° 8.

SOMMAIRE

Nihil obstat :
Amay, 22 novembre 1927.
DOM F. DE WYELS, O. S. B.
Lib. cens.

Permis d'imprimer :
Namur, 25 novembre 1927.
J. CAWET, *vic. gén.*

IRÉNIKON

Tome III. Décembre 1927. N° 8.

I. ARTICLES.

L'Infaillibilité du Pape et l'Union.

par Dom Lambert Beauduin.

Le problème de l'Union des Eglises est envisagé dans cette revue, est-il besoin de le dire ?, du point de vue catholique romain. En abordant l'examen des possibilités de rapprochement, ni orthodoxes ni anglicans ne nous demandent de taire, d'atténuer, d'envelopper dans d'habiles réticences et de subtiles distinctions les vérités de la foi catholique. Ils savent en particulier que pour nous les définitions du Concile du Vatican sont immuables et que, d'une voix unanime, tous les catholiques confessent que l'Evêque de Rome, assis sur le Siège apostolique de Pierre, est établi par le Christ lui-même, Chef suprême et universel de son Eglise.

Mais nos professions de foi renouvelées ne suffisent pas à solutionner le problème unioniste ; tout au plus peuvent-elles servir à nous mettre nous-mêmes à l'abri des suspicions. Ce que nos frères séparés nous demandent c'est un généreux effort de mise au point et d'élucidation doctrinale qui réussisse à dissiper les incompréhensions et les équivoques ; à conquérir la pleine vérité pour tant d'âmes sincères, assoiffées comme nous d'unité chrétienne.

Sur le point doctrinal qui nous occupe en ce moment, le problème qui se pose à leur esprit le voici :

Comment nous catholiques romains, pouvons-nous, après une profession de foi aussi diamétralement opposées à la leur sur ce point essentiel, comment pouvons-nous encore envisager avec confiance la reconstitution de l'antique unité chrétienne? Rome, par la définition dogmatique du Vatican, ne

s'est-elle pas à jamais isolée et les ponts ne sont-ils pas définitivement coupés ?

Voilà la question. De sa solution dépend le succès de l'entreprise unioniste.

C'est donc vers une compréhension plus adéquate, plus exacte de la vraie doctrine de notre commun Maître le Christ sur le magistère ecclésiastique suprême de Pierre et de ses successeurs que doit porter l'effort loyal, fervent, surnaturel des apôtres de l'union dans les différentes Eglises. Pour nous, catholiques romains, cette recherche inlassable, faite dans la lumière et dans l'amour, constituera le meilleur témoignage d'attachement et de fidélité au Saint-Siège. Si nous nous dérobons à cette tâche ardue et délicate, ne parlons plus d'Union des Eglises.

Allons donc généreusement au devant de nos frères pour leur révéler dans toute sa réalité l'Eglise romaine dégagée de tous les particularismes et les préjugés, la vraie Rome œcuménique de l'histoire de l'Eglise. Sans doute les Conciles et le Souverain Pontife lui-même sont liés comme nous par les définitions dogmatiques du Concile du Vatican. Mais si l'Eglise ne peut changer son enseignement, elle peut s'expliquer authentiquement ; trouver pour exprimer son immuable doctrine des formules spécialement appropriées. Dans ce sens, son enseignement progresse sans changer, évolue en restant identique à lui-même.

On peut concentrer en un seul point toutes les difficultés de nos frères et exprimer dans une seule formule le grand obstacle qui les arrête : à leurs yeux la Rome du Concile du Vatican a absorbé toute l'Eglise ; le Pape du XXe siècle a concentré en lui toute la vie religieuse du christianisme. Tout : foi vivante et intime des fidèles ; pouvoirs de la hiérarchie et jusque cette Seigneurie spirituelle du Christ, Chef de l'Eglise, tout a été monopolisé ou absorbé par cet organe unique qui s'appelle la Papauté. Leur grand grief contre notre doctrine est que l'institution du Pape, non pas celle de l'histoire, mais celle qu'a forgée le dogme catholique du dernier siècle, suffit à elle seule à tous les besoins de l'Eglise : tel est à leurs yeux le premier et le dernier mot de l'Ecclésiologie catholique.

C'est en toute sincérité et bonne foi qu'ils interprètent de cette façon notre enseignement. Et les considérations qui suivent sont destinées à leur montrer que le dogme catholique étudié

dans les documents officiels est bien différent de cette conception.

Nous nous bornerons à envisager trois points :

1) La doctrine catholique sur le magistère suprême sauvegarde pleinement l'influence du Saint Esprit dans la vie de l'Eglise et le plein épanouissement de la foi intime des fidèles ;

2) Elle garantit le fonctionnement parfait de l'institution divine des Evêques ;

3) Elle ne diminue en rien la plénitude de la souveraine Action du Christ, Chef du corps mystique de la Sainte Eglise.

1er Point.

Les Eglises chrétiennes séparées de nous craignent que ce Magistère doctrinal souverain du Concile du Vatican, renfermé dans la conscience d'un seul et exercé par lui sans contrôle, n'étouffe et ne paralyse à la longue la croissance vitale de la foi dans la conscience des fidèles et ne finisse par substituer à l'action intime de l'Esprit-Saint, des définitions arbitraires violemment imposées à l'Eglise enseignée. Aux yeux de plusieurs la charge apostolique de veiller sur le dépôt révélé et de définir infailliblement le *Credo* catholique, en un mot, le magistère, est devenu, depuis le Concile du Vatican, la prérogative individuelle et exclusive de l'Evêque de Rome. Isolé de toute l'Eglise, le Pape, oracle infaillible de l'Esprit-Saint, élabore les dogmes dans sa conscience individuelle et concentre en lui toute la vitalité intime de la foi. L'Eglise ne fait qu'enregistrer passivement et mécaniquement les définitions dogmatiques qui lui sont imposées du dehors comme des éléments hétérogènes, étrangers à sa vie, et produits sans aucune collaboration de ses membres.

Pour dissiper cette équivoque il faut remarquer que deux influences doivent agir sur l'âme qui croit :

a) Influence visible d'un pouvoir institué par le Christ dans son Eglise, pouvoir destiné à garder le donné révélé et à fixer le *Credo* que nous devons professer : c'est le magistère ecclésiastique exercé par les Apôtres et leurs successeurs, le corps épiscopal catholique. *b)* Influence invisible de l'Esprit de Dieu qui transforme l'âme et lui donne d'adhérer sans réserve à ce message d'ineffable amour qui nous apporte les gages de l'héritage et nous ouvre les voies de la vie divine. Rien n'est

fait dans le domaine de la foi si l'Esprit d'adoption n'illumine et ne transforme aux yeux de notre âme ce donné révélé que garde et définit pour les fils de Dieu le pouvoir hiérarchique de l'Eglise.

L'acte de foi n'est donc pas l'acceptation froide, distante, d'une formule imposée arbitrairement par un pouvoir juridique extérieur : une foi uniquement d'autorité ; mais c'est une possession, une étreinte fervente, un abandon spontané et sans réserve à cette vérité définie qui arrache à nos âmes transformées par l'Esprit de Dieu et comme stupéfaites de leur audace, le cri d'admiration et d'amour des enfants de Dieu.

L'Eglise catholique a été amenée par les controverses protestantes à accentuer fortement ce premier élément visible et social de la foi, ce principe d'autorité doctrinale menacé par les négations contraires. D'autre part, sa doctrine sur les opérations surnaturelles et intimes de l'Esprit-Saint dans l'âme qui croit, loin d'être attaquée, était exagérée par les mêmes erreurs : dès lors aucun besoin apologétique de souligner cet enseignement.

Peut-être ces nécessités de la controverse ont-elles influencé sur nos exposés théologiques et donné à nos frères séparés l'impression que pour nous cet élément surnaturel et mystique de la foi est moins important.

Une autre considération atteindra plus directement la difficulté. L'exercice du Magistère suprême dans l'Eglise du Christ peut revêtir diverses modalités. Le corps épiscopal dispersé dans l'univers catholique en communion avec la tête de ce corps, avec le chef, l'Evêque de Rome, exerce de façon ordinaire, habituelle et permanente ce pouvoir suprême doctrinal. Chaque évêque dans son diocèse est docteur et juge de la foi : il garde le dépôt et maintient le *Credo* de son Eglise en parfait accord avec le *Credo* de l'Eglise universelle ; et la garantie infaillible de cet universalisme de l'unique foi est la Communion avec l'Eglise mère, et maîtresse, l'Eglise romaine. Tout un ensemble de lois, d'institutions, de fonctions organisées par le droit ecclésiastique assure cette continuelle vigilance et cette parfaite communion : c'est le magistère latent mais toujours en éveil du corps épiscopal, successeur authentique du collège apostolique, et comme lui présidé par Pierre et ses successeurs.

Loin de contrarier ces efforts fervents de la conscience chré-

tienne et d'étouffer dans les âmes le plein épanouissement de la vie de l'Esprit, l'Eglise enseignante dispersée stimule cette croissance de la foi, l'alimente, la guide, en prévient les écarts, en note les progrès ; fortement et suavement, à la manière de l'Esprit-Saint dont elle est l'instrument, elle conduit cette lente évolution et en assure l'infaillible développement.

De loin en loin, à des époques plus graves, ce magistère quotidien dispersé et si l'on peut dire automatique, revêt une forme extraordinaire plus solennelle et plus explicite. En vue de donner à la foi catholique une formule unique et d'imposer à tous une profession de foi définitive, le Chef du corps hiérarchique tantôt groupe autour de lui ses Frèrs dans l'épiscopat en un Concile œcuménique ; tantôt par voie de consultation ou par tout autre moyen (« nunc convocatis œcumenicis conciliis, aut explorata Ecclesiae per orbem dispersae sententia, nunc per synodos particulares, nunc aliis, quae divina suppeditabat providentia, adhibitis auxiliis », dit le Concile du Vatican,) exerce son magistère doctrinal suprême.

Cette intervention solennelle, bien rare dans l'histoire de l'Eglise, pas plus que le fonctionnement ordinaire du magistère, ne paralyse et n'annihile ce travail de croissance qui s'opère dans la conscience de l'Eglise : au contraire, elle le surveille, le sanctionne et lui fixe sa règle inviolable et sa formule infaillible et définitive.

C'est ainsi que s'harmonise et se complète mutuellement ce double élément du magistère visible et du travail intérieur de l'Esprit. La définition du Concile du Vatican sauvegarde donc pleinement l'épanouissement de la foi intime des fidèles.

(A suivre)

Solovief et l'Occident.

par le R. P. MUCKERMANN, S. J.

Même si vous n'aviez lu qu'un seul poème, un seul passage de sa philosophie morale, une seule ligne de ses lettres ou surtout quelque chose de ses écrits sur l'ascèse, vous ne pourriez vous empêcher de ressentir de la sympathie pour Solovief, vous voudriez être près de lui, vous éprouveriez une nostalgie

profonde pour sa chère présence. Tout comme cette jeunesse qui, la première, entendit ses conférences, qui lui fit fête avec toute l'ardeur qu'on a à cet âge, vous lui montreriez votre sympathie, comme à un chef que vous auriez élu. Vous l'estimeriez, comme ces familles qui l'ont retenu chez elles ; vous le suivriez, comme les foules de mendiants qui assiégeaient les maisons dans lesquelles Solovief était de passage ; vous ne vous lasseriez pas de ses paroles, comme les cercles brillants à Londres et à Paris, qui conservèrent le souvenir enchanteur de ses visites ; comme ses amis prêtres et évêques qui le connurent intimement et le vénérèrent parce qu'il était un homme d'une pureté évangélique ; ou enfin comme ces dévots qui font encore aujourd'hui le pèlerinage de sa tombe, afin d'y prier à la lueur d'une veilleuse qui ne s'éteint jamais.

Il faut aimer ce philosophe, ce poète et ce mystique ; notre amour pour lui a été conçu dans les douleurs d'une Europe nouvelle, naissante : en Solovief il y avait une vertu qui doit servir à l'humanité de demain.

Solovief est rès Russe. Il ne lui en manque aucun trait, et l'on peut voir en lui la personnification parfaite des qualités les plus nobles de son pays. Mais en même temps il est tout Européen, et il possède toutes les qualités qui concourent à donner à la fleur occidentale son charme particulier. Mais à vrai dire, Solovief dépasse les uns et les autres ; il habite dans ces sphères supérieures et sereines qui sont libres de toute humanité limitative, et, dans ce domaine, Solovief apparaît comme transfiguré dans une lumière qui a fait fondre tous les particularismes et privilèges de races, de nations, de génies ou de caractères et qui n'a laissé subsister que le corps mystérieux et ressuscité, l'*alter Christus*, le vrai chrétien incarné dans une forme humaine.

Ce prophète est né des profondes douleurs d'un peuple, de tribulations dont on ne saisit le vrai sens que si on les considère comme expiatoires : l'humanité n'est-elle pas un organisme, et en vertu de la loi de solidarité mutuelle, un peuple peut gagner par les souffrances d'un autre. Beaucoup de sang a coulé dans les immenses plaines de l'Orient ; pendant tout un siècle, luttant héroïquement pour obtenir des conditions sociales meilleures, le peuple russe a eu ses martyrs et, douloureusement couronnés, ses confesseurs. Les se-

cousses et efforts désespérés de ce corps géant suggérèrent plus d'une fois ce qu'il en est des ajustements de forces nationales auxquelles on propose des buts supra-nationaux trop élevés.

La mission providentielle de Solovief fut peut-être de poser, par sa courte mais prodigieusement riche vie, le problème « Nationalisme-Humanité » et de le creuser jusqu'à ses plus profondes racines. Sans des connaissances comme celles qu'il possédait manifestement, il eut été impossible de parvenir de la conception d'un Etat à l'idée d'une Europe supra-étatiste et, ce point acquis, construire tout un système profondément médité sur les rapports et sur l'Unité et l'Union d'Orient et Occident.

Aux environs des années 1870, deux partis, les Slavophiles et les Occidentalisants, se faisaient face en Russie. Tous deux voulaient une renaissance pour la patrie, seules les méthodes à employer différaient. Il est impossible de ramener toutes les tendances qui se manifestaient alors à des catégories rigoureusement définies, mais on pourra cependant dire que les uns auraient voulu tirer l'avenir du pays de sa propre histoire. Celle-ci ils l'envisageaient à la façon particulière d'un roman, se basant sur une profonde idée religieuse; les autres espéraient pour la Russie une assimilation progressive au modèle des Etats européens, d'où Pierre le Grand avait jadis pris ses idées de réforme.

Dès sa première conférence officielle, Solovief prit sa place au milieu de ces luttes qui étaient d'autant plus âpres et violentes qu'elles ne se confinaient nullement aux cercles académiques, mais enflammaient de larges couches de la population et de l'intelligenzia. Avec la sûreté de touche propre aux génies, Solovief eut vite fait de saisir le point de vue duquel seulement une réponse décisive pouvait être espérée : il fallait être juste pour les deux combattants ; ne proclamaient-ils pas chacun des vérités partielles ? Il fallait unir ces valeurs dans un troisième concept qui serait plus serein, plus large et plus profond pour absorber et satisfaire en lui les courants opposés. Solovief était assez homme pour pouvoir oser, dans l'ardeur effroyable des luttes de partis, tenir d'abord à lui seul une position nouvelle. Il est vrai qu'il put en appeler à un illustre prédécesseur, le philosophe Tchadajew, qui avait jadis

esquissé une voie moyenne, mais cette parenté ne put lui servir d'une façon réelle et Solovief s'appuya aussitôt sur ses propres forces qui semblaient avoir été préparées uniquement dans ce but. Très au courant de toutes les branches du savoir et des progrès de la civilisation européenne, qu'on admire en Orient, Solovief força le respect des savants compétents. Brûlant d'un vif amour pour son peuple, au surplus, profondément religieux, Solovief était aussi le bienvenu parmi les slavophiles qui suivaient une trame dans la philosophie de l'histoire. Pénétrant jusqu'à la personne même de l'Homme-Dieu et à la divinité du Christ, qui représente pour l'orthodoxie pieuse l'ultime valeur, et jusqu'à l'Humanité qui est le centre de toute civilisation, Solovief, mystique, qui pense en grandes images, avait compris cette unité qui mystérieusement contient tout. Ce n'est pas de suite que l'humanité devait pouvoir réaliser le Christ dans toute sa plénitude ; elle allait poursuivre cet idéal par des voies différentes ; et c'est ainsi que l'Occident reçut la mission de guider le monde jusqu'au sommet de la culture, tandis que ce fut l'Orient qui obtint le sort bien plus beau de conserver dans sa pureté l'idée divine... Mais l'instant est venu, et Solovief l'annonce avec toute la flamme de son âme de mystique, où l'Orient et l'Occident doivent se trouver. Alors ce sera la dernière étape vers un avenir nouveau d'une vraie fraternité de l'humanité amie.

Il est facile de comprendre que ces problèmes, vus d'abord en fonction des limites de la Russie, puis dans l'élargissement de l'Europe, devaient pénétrer jusqu'aux sources de l'histoire et mener à cette religion qui, unissant par principe les deux aspects divin et humain, était devenue la mère de la culture occidentale. Il n'avait pas été facile pour Solovief de pénétrer bien avant sur ce chemin, d'autant plus qu'en Russie pareille conception œcuménique avait été oblitérée à un tel point que Tchadajew, qui l'avait soupçonnée, avait été interné comme fou. Etant parvenu à cette lumière nouvelle, Solovief dut combattre sans pitié, avec une constance tenace, contre les nationalistes et les romantiques tout perdus de dévotion devant l'image de leur propre pays et qui avaient peine à saisir que tous les peuples doivent réaliser leur unité supranationale et trouver leur but suprême dans la communion avec le Corps mystique du Christ, tel que l'œil de notre voyant l'avait envisagé. Pour autant que le nationalisme obscurcissait cette

idée, pour autant peut-on dire la nation péchait. Personne, ni avant ni après Solovief, n'a su désigner avec autant de force et coordonner avec une plus impitoyable rigueur ce vice de l'humanité ; personne, et c'est heureux pour ses adversaires, n'aurait pu le faire avec plus de patriotisme sacré.

Il est clair qu'un message pareil n'est pas compris tant que vit le prophète, mais il est certain aussi que des mots tels qu'il a prononcés sont immortels et qu'ils serviront à tout jamais comme armes incomparables dans les luttes contre le même ennemi. Qu'on lise ces lignes qui vibrent d'une émotion contenue :

« Nous célébrons aujourd'hui le neuvième centenaire du christianisme en Russie. Il semble que cette fête vient quelque peu trop tôt. A écouter l'opinion de certains patriotes, le baptême de S. Vladimir eut bien une efficacité réelle pour ce prince, mais il ne fut pour son peuple qu'une cérémonie sans lendemain. Nous avons besoin d'un nouveau baptême, un baptême dans l'esprit de Vérité et dans le feu de l'Amour. Oui, ce baptême nous est bien nécessaire, sinon à toute la Russie, du moins pour cette partie de la société qui aujourd'hui parle et agit en son nom. Pour devenir chrétien, force lui serait faite de renoncer à l'idolâtrie moderne, qui pour n'être pas aussi grossière, n'est est pas moins stupide et d'ailleurs plus dangereuse que celle qu'a vaincue S. Vladimir. Sous ce mot d'idolâtrie, j'entends cette épidémie folle du nationalisme qui pousse les peuples à adorer leur propre image au lieu de s'incliner devant Dieu. »

Le chemin vers Rome fut, pour le philosophe, parsemé de crises intérieures, malgré qu'il se considérait sans hésitation membre de l'Eglise œcuménique dont le centre visible se trouve à Rome et qu'il avait acquis cette certitude, grâce à un travail loyal et considérable. Solovief voyait d'ailleurs avec tout autant d'évidence, qu'une union entre l'Orient et l'Occident, manifestée par l'Union des Eglises, ne pourrait se réaliser sans qu'on sauvegardât les légitimes particularismes nationaux et psychologiques des différentes nations — ce qui signifierait le droit à la diversité dans l'Union. Ainsi, par exemple, le rite oriental devait être scrupuleusement garanti : on sait que, de la part de Rome, il y a le plus parfait accord sur ce point. Malgré tout, on comprend que l'adhésion de Solovief à l'Eglise romaine, même si un tel acte n'était pas

considéré par lui comme une rupture avec le passé, devait être accompagnée de bien des ennuis et de difficultés nombreuses, tant au sein de sa famille que dans la vie publique. Et certainement une pareille décision comportait un sacrifice pour lui, d'autant plus qu'il se rendait parfaitement compte combien peu une pareille démarche serait utile à l'œuvre générale de l'Union des Eglises.

Sur ce terrain, la conviction intime de Solovief n'a pas agi beaucoup sur son propre pays ; malgré toute l'estime qu'on lui porte comme modèle d'ascète, on n'a point voulu se laisser entraîner par l'évidence de ses conclusions. On préfère s'en tenir à la « Légende du grand Inquisiteur » (1). Solovief n'aurait pas songé à amoindrir l'idée fondamentale de ce passage, mais il en aurait fait l'application historique dans un sens opposé à celui de Dostojewski.

Mais bien d'autres apprécient en Solovief ce génie, qui semble avoir été créé à l'intention spéciale des temps nouveaux et qui devait être pour l'humanité un guide dans les temps troublés. Et en vérité, comme peu de savants, Solovief était dans toute l'acception du terme un « homme moderne » : son esprit évoluait dans les grandes perspectives de l'histoire et de la géographie, qui ont été si largement ouvertes à nos investigations depuis la dernière décade.

L'activité de Solovief comptait sur des moyens auxiliaires tels que la puissance mondiale de la presse d'opinion et les méthodes avancées et scientifiques de la publicité.

La piété de Solovief était empreinte du saint recueillement des moines et de l'habitude des colloques pieux en union avec Dieu, mais elle fixait cet isolement volontaire non point dans l'éloignement du monde, mais dans la paix de son propre cœur, là où sans cesse brille Son sanctuaire. Mais avant tout, Solovief est un progressiste et il a grandi jusqu'à la taille de nos plus nobles penseurs parce qu'il a vu très clairement la vérité fondamentale — celle qui est destinée à l'Europe et à l'Univers entier, celle qui est décisive dans l'histoire, — à savoir que le Christ est la « pierre angulaire », qu'on ne peut l'écarter sans courir le risque de tomber dans des peines profondes, que le catholicisme, prolongement de la vie du Christ sur la terre, porte avec lui la clef de tous les pro-

(1) De Dostojewski, dans les *Frères Karamasof* (N. D. L. R.).

blèmes : celui de l'Europe comme celui de la paix entre l'Orient et l'Occident.

S'il est vrai que la plupart des poètes ne parviennent à la plénitude de leur expérience que par le creuset de « crime et châtiment » on pourra dire que Solovief est un des rares élus qui obtint le privilège de contempler de son œil d'une simplicité enfantine les secrets de Dieu. Ses rêves coulaient comme un fleuve de lumière, et il suffit de lire quelques pages de ses œuvres pour être saisi du rayonnement de sa clarté. Toute la création, les hommes, les animaux, les fleurs des champs, les forêts, les mers et les villes s'illuminent soudain du dedans comme si, sous l'inspiration d'un souffle printanier d'autres mondes sous-jacents s'éveillaient à leur véritable être. On les voit prendre une tournure nouvelle de « créatures de Dieu » ; ils s'agitent tout doucement et marchent et avancent vers la lumière lointaine, vers le fond du soleil d'où ils sont venus, foyer vers lequel doivent converger tous les rayons. Quel monde de mirages merveilleux et pourtant point légendaire, mais un monde de foi et le chemin de Celui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. »

Piété Orthodoxe.

par l'Archiprêtre SERGE TCHETVERIKOFF

(Suite)

Nous tenons à remercier l'auteur de l'étude si loyale et si sereine dont nous poursuivons ici la publication. Bien que d'une confession différente de la nôtre, il n'a pas hésité à nous adresser cet article, pas plus que nous n'avons hésité à le publier. Sans doute, plusieurs points appelleraient de notre part d'expresses réserves, nos lecteurs s'en rendront compte ; mais nous avons cru utile de donner à nos frères séparés ce gage de loyale impartialité, et à nos lecteurs un exposé authentique d'un point de vue différent du nôtre.

Dans la Mère de Dieu nous voyons avant tout la protectrice assidue de tout le peuple russe orthodoxe dans tout son ensemble, dans tout le développement historique de son exis-

tence. Notre histoire témoigne de ses nombreuses interventions quasi miraculeuse dans les moments de plus grand danger. Ainsi les chroniques russes décrivent d'une manière touchante le salut de la terre russe et de la ville de Moscou attaquée par Tamerlan, grâce à la Mère de Dieu. Des foules innombrables rencontrèrent alors l'icône miraculeuse apportée de Vladimir à Moscou, et se jetant à genoux devant elle comme devant la Reine des Cieux, Elle-même, invisiblement présente, ils prièrent avec larmes : « Très Sainte Mère de Dieu, sauve la terre russe ! » Pendant la même nuit Tamerlan effrayé par la vision d'une vierge majestueuse et terrible qu'il voyait en songe, donna l'ordre à ses troupes de se retirer de Moscou et de battre en retraite vers l'Asie. Au commencement du XVII[e] siècle, l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu accompagna la levée de Minine et Pojarski se dirigeant sur Moscou pour la délivrer des Polonais, et en mémoire de cette délivrance à été institué un jour de fête générale en honneur de la Mère de Dieu. Au commencement du XVIII[e] siècle, l'empereur Pierre le Grand se préparant pour une bataille décisive contre les Suédois à Poltava, pria avec toute son armée devant l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu. Au commencement du XIX[e] siècle, l'icône de Smolensk accompagna l'armée de Koutouzov lors de l'invasion de la Russie par Napoléon. La fameuse bataille de Borodino eut lieu le jour de fête de l'icône miraculeuse de la Vierge de Vladimir. Au commencement du XX[e] siècle, au jour même de l'abdication de l'empereur Nicolas II, une icône de la Mère de Dieu fut découverte d'une manière miraculeuse près de Moscou et reçut le nom de « Souveraine » (Derjavnaya). Au commencement de la guerre japonaise, une des causes directes de la révolution russe, l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu de Kazan, la même qui avait accompagné Minine et Pajorski dans leur marche sur Moscou et qui avait béni en quelque sorte le règne de la dynastie des Romanoffs, fut volée et disparut sans laisser de traces. Tous ces faits indiquent le lien étroit qui existe en Russie entre la dévotion pour la Mère de Dieu et les événements historiques de ce peuple.

Une des fêtes les plus grandes et les plus vénérées dans le peuple est celle de l'Intercession de la Sainte Vierge, (le 1[er] octobre, style Julien), instituée en mémoire de l'apparition miraculeuse dans l'église de Blacherme à Constantinople au

XIe siècle, quand S. André iourodivy (« le pauvre d'esprit ») et S. Epiphane, son disciple, virent pendant une vigile nocturne la Mère de Dieu couvrant de son voile le peuple qui priait, et à plusieurs reprises intercédant pour lui auprès de Dieu. En Grèce, la fête est aujourd'hui délaissée ; mais chez nous elle est encore une des fêtes les plus aimées du peuple.

Dans la prière privée comme dans la prière publique, le fidèle russe s'adresse le plus souvent et le plus chaleureusement à la Mère de Dieu. Dans chaque maison se trouve son icône devant laquelle brûle une lampe. En apprenant aux enfants à prier, chaque mère essaie avant tout d'apprendre à son petit la prière à la Mère de Dieu. « Otche Nach » (Pater Noster) et « Bogorodisse, Dyevo » (Ave Maria) sont les premières prières et les plus importantes pour tous les enfants. Lorsqu'une fille est donnée en mariage, et à l'occasion des noces d'un fils les parents les bénissent — la fille avec l'icône de la Sainte Vierge, le fils avec l'icône du Seigneur.

Un nombre immense d'églises et de monastères russes sont dédiés à la Mère de Dieu en honneur de ses fêtes — la Nativité de la Vierge, la Présentation dans le Temple, l'Annonciation, et surtout l'Assomption, et aussi en honneur de ses icônes miraculeuses. Eprouvant vivement la proximité de Dieu l'orthodoxe sent facilement sa puissance miraculeuse se manifester à travers les saintes icônes. Et surtout nombreuses chez nous sont les icônes miraculeuses de la Mère de Dieu. Il n'y a pas de ville et même de village où il n'y ait pas une icône de la Vierge ou miraculeuse ou vénérée localement. Une icône miraculeuse diffère d'une icône vénérée dans la localité en ce que les miracles de la première sont approuvés par l'Eglise, tandis que les miracles de la seconde sont connus seulement par la population locale.

Parmi le nombre d'icônes miraculeuses de la Mère de Dieu il y en a venant de la Grèce dans les premiers jours du christianisme en Russie et peintes, selon la tradition de l'Eglise, par S. Luc l'Evangéliste. Telle, par exemple, l'icône de Vladimir dans la cathédrale de l'Assomption à Moscou, et l'icône de Smolensk dans la cathédrale de cette ville. En outre de ces deux icônes, aussi sont spécialement vénérées par le peuple russe — l'icône d'Iver à Moscou, l'icône de Kazan à Pétersbourg, l'icône de Tihvine dans le gouvernement de Novgorod, l'icône de l'Assomption de la Mère de Dieu dans la

laure Kievo-Petchorskaja et un nombre infini d'autres icônes qui, en vérité, luisent comme des étoiles dans toute l'étendue de la terre russe. Devant toutes ces icônes, en proportion avec le nombre des suppliants, on répète des prières surtout pour la santé des malades, on lit des acuthistes, des litanies en l'honneur de la Mère de Dieu, on brûle des lampes inextinguibles et des quantités incalculables de chandelles votives. Les icônes elles-mêmes sont entourées de châssis précieux argentés et dorés, garnis d'une quantité de bijoux et de pierres précieuses, dons d'âmes ferventes profondément croyantes et ardemment aimantes. Une des manifestations les plus aimées et les plus répandues de dévotion à la Mère de Dieu en Russie sont les processions avec les icônes miraculeuses de la Sainte Vierge. Plusieurs fois il m'est arrivé de prendre part à ces processions pieuses dans la Russie du nord, dans le centre et dans le midi et je vais parler d'elles un peu plus en détail. Le 19 juillet (style Julien), chaque année, il y a une procession de la Semiozernaja Poustine (Hermitage des Sept Lacs) à dix-sept verstes de Kazan jusqu'à la ville de Kazan avec une affluence énorme de pèlerins des gouvernements voisins. Déjà la veille de ce jour les fidèles se réunissent dans le monastère. A la fin de la messe la procession avec l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu sort du monastère en chantant en commun l'office de la Mère de Dieu avec la reprise : « Très Sainte Mère de Dieu, sauve nous ! » En tête des rangs du clergé vêtus de chasubles d'or, se trouve l'évêque. Une foule immense suit l'icône. Nos processions religieuses se font autrement qu'à l'étranger : chez nous les dévots ne marchent pas en rangs serrés comme ils le font ici ; chez nous ils vont en groupes animés — les hommes, les femmes et les enfants se réunissent ou par famille, ou pour raisons d'amitié, ou selon leurs pays. Les paysans et les paysannes avec leurs costumes locaux rappellent des fleurs éclatantes parsemées sur la plaine immense. Sur de hauts poteaux les bannières avec les images des saints se déploient gracieusement, la fumée de l'encensoir s'élève dans l'air ; doucement et majestueusement avance la sainte icône de la Mère de Dieu, dont la figure semble contempler bénignement et tristement la foule du peuple. On sent une haute élévation de sentiments pieux, les hymnes et les cantiques retentissent sans cesse. En quelques heures la procession s'approche de Kazan, d'où toute

la ville sort à la rencontre de la visiteuse céleste. Ici est assemblée une foule si considérable que l'on ne voit pas la fin de cette mer vivante. Non seulement les fenêtres des maisons, mais les toits, les arbres sont couverts de fidèles se signant pieusement du signe de la croix à l'approche de l'icône. Le battement incessant des cloches de Kazan flotte au dessus de la ville, se mêlant aux chants du peuple et à la voix des chantres et des moines. Les orchestres militaires commencent l'hymne : « Combien admirable est notre Seigneur en Sion... » Lentement la procession s'approche du couvent de femmes et là, devant l'icône miraculeuse, les prières se terminent.

Il n'y a pas en Russie une ville où des processions semblables ne s'accomplissent avec un plus ou moins grand nombre de pèlerins. Dans quelques endroits une icône miraculeuse de la Mère de Dieu, pendant tout l'été, voyage de ville en ville et de village en village.

J'ai eu l'occasion de voir l'arrivée d'une icône de la Mère de Dieu au fameux couvent de femmes — l'Ambrosievskaja-Chamordinskaya Poustine, fondé par les soins du célèbre starets de l'ermitage Optino, le hiéromoine Ambrosi, dans le gouvernement de Kaluga en Russie centrale. La sainte icône arriva au monastère avant le coucher du soleil. Toutes les habitantes, la Mère Supérieure en tête avec deux magnifiques cœurs de religieuses, en tenue monastique (en portant le camilavkion et le mandia), sortirent des portes du couvent pour rencontrer la sainte icône. Le prêtre du couvent, en vêtements sacerdotaux, la croix en mains, attendait l'icône en tête de tous. Quand celle-ci s'approcha des saintes portes, toutes les religieuses se prosternèrent jusqu'à terre et l'hymne « Protectrice assidue... » (Voyez en haut) retentit. L'icône fut amenée dans l'église et on commença le saint office. A la fin de l'office, dans la nuit même, on conduisit la sainte icône dans toutes les parties habitées de la maison, des cierges allumés dans la main, en chantant des hymnes, et on aspergeait d'eau bénite toute la maison. Déjà bien après minuit l'on transporta la sainte icône dans une autre maison attachée au couvent qui se trouvait dans la forêt à une assez grande distance du monastère. Cette procession sous le ciel ouvert et étoilé, dans le silence de la nuit, retentissant du chant des prières, produisait une impression particulièrement touchante et rappelait les premiers temps du christianisme. Ainsi pendant toute la

nuit la prière continuelle s'élevait devant l'icône miraculeuse de la Mère de Dieu, et le matin, après le service divin, on transporta la sainte icône à travers tous les champs appartenant au monastère, puis elle repartit.

Maintenant je demanderai à mes lecteurs de se transporter mentalement dans une des petites villes obscures qui se trouvent çà et là sur les immenses steppes de la Russie du nord. Cette petite ville est ma ville natale, où j'ai passé mon enfance, pour ainsi dire dans la masse de la population moyenne d'une ville russe. Ma psychologie religieuse est celle des masses du peuple russe ; assurément comme telle elle aura son intérêt spécial pour les lecteurs occidentaux. Je considère nécessaire de remarquer que ce milieu où j'ai passé mon enfance était profondément pénétré de l'esprit religieux orthodoxe, de telle sorte que je n'ai pas puisé mon esprit orthodoxe dans les livres, mais bien que je l'ai reçu de la vie même. Ce milieu précisément m'a enseigné à aimer la liturgie, à aimer le chant de l'église, à lire avec amour les vies des saints, à me réjouir les jours de fête et à attendre avec impatience leur arrivée. Il m'a enseigné à vénérer et à observer les jeûnes de l'église, à passer avec attendrissement les jours de la Sainte Semaine, à écouter la lecture des « douze Evangiles » sur la Passion du Christ, et beaucoup d'autres choses. Dans ce milieu l'esprit religieux orthodoxe ne paraissait pas un fardeau pénible, d'observance formelle et extérieure détruisant la liberté individuelle et étouffant la vie intérieure, mais au contraire une forme de vie personnelle et de famille, naturelle et joyeuse, aimée et chère, pleine d'idées et d'émotion, sans quoi la vie aurait été vide et ennuyeuse. Je demande pardon à mes lecteurs pour cette petite digression personnelle et je retourne à mon histoire interrompue.

Dans la cathédrale de notre ville se trouvait une icône miraculeuse de la Mère de Dieu de Kazan. Elle y était représentée en grandeur naturelle (en buste seulement) avec l'Enfant dans ses bras, avec une douce expression triste et maternelle dans ses grands yeux noirs. Tous les samedis on lisait devant cette image les acathistes de la Mère de Dieu. Pour ceux qui ne le savent pas j'expliquerai que l'acathiste est une prière spéciale composée de douze ikos alternant avec douze kondaks, et chaque kondak se termine avec la reprise « alleluia » répétée par les chantres ou par tout le peuple, et

chaque ikos contient une série de glorifications de la Mère de Dieu, dont la dernière est répétée par les chantres ou les fidèles. Le plus souvent cette reprise consiste dans les mots suivants : « Salut épouse virginale ! » Ceci est la reprise de l'acathiste de l'Annonciation. Les autres acathistes de la Mère de Dieu ont d'autres reprises. Par exemple celle de l'icône de Notre-Dame de Kazan a la reprise : « Salut, auxiliaire continuelle du genre humain ! » Celle de l'Assomption : « Salut, femme de joie qui ne nous oublie pas dans ton Assomption ! » L'acathiste de l'Intercession de la Mère de Dieu a cette reprise : « Salut, notre joie, protège-nous de ton chaste voile de tout mal. » Celle de la Mère de Dieu, la joie de tous les humiliés, a la suivante : « Salut très Sainte Vierge Mère de Dieu, la joie de tous les humiliés. Et ainsi de suite. Des acathistes semblables sont composées en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et en l'honneur de tels ou tels saints. Le peuple russe aime beaucoup les acathistes et ne les écoute pas seulement dans les églises, mais les lit chez lui devant les icônes domestiques.

Une fois par an, le 8 juillet, à la fête de l'icône de Notre-Dame de Kazan, une procession se faisait dans notre ville avec notre icône miraculeuse. La veille de la fête, dans un grand pavillon érigé sur la place, à ciel ouvert, en présence d'une grande affluence de pèlerins, les premières vêpres de la fête étaient récitées. Le jour même de la fête on disait très tôt une messe dans l'église, et ensuite l'icône de la Mère de Dieu était portée hors de l'église, placée sur un brancard et entourée de feuillage et de fleurs. En présence d'une grande foule venue de la ville et des villages voisins, au son triomphant des cloches de toutes les églises, on élevait le brancard avec la sainte icône et la procession commençait. Il est impossible de décrire ce moment. Il semblait que la Mère de Dieu elle-même s'avançait avec le peuple et au dessus du peuple. Le regard de tous se portait sur le visage miraculeux de la Mère de Dieu. On entendait des soupirs, des paroles de prières, plusieurs laissaient couler des larmes. Beaucoup de gens tombaient à terre, se prosternant le long de la route où devait passer le cortège, et l'icône passait au dessus d'eux. Ainsi, lentement, la procession arrivait au pavillon où l'on récitait tous ensemble une litanie triomphante avec des acathistes à la Mère de Dieu, après quoi la procession continuait

plus loin à travers toutes les rues de la ville, retournant à l'église seulement dans la soirée. Pour toute la population c'était un jour de dévotion et de joie exceptionnelles.

Je me suis permis de m'arrêter sur ces souvenirs un peu personnels pour donner autant que je puis un tableau vivant de la dévotion de notre peuple russe orthodoxe pour la Mère de Dieu, et pour faire voir au lecteur comment cette dévotion se manifeste dans le fonds même de la vie du peuple. Les scènes que j'ai dépeintes si faiblement dans ma description se répètent partout sous un aspect beaucoup plus éclatant, à travers toute la vaste étendue de la terre russe, et, se rappelant ces faits, nos lecteurs pourront juger eux-mêmes de la signification pour nous, russes, qu'a la très Sainte et Bienheureuse Mère de Dieu pour notre vie spirituelle.

Mais la même dévotion pour la Mère de Dieu, qui existe dans la masse du peuple, existe aussi dans les villes capitales. Indiquons, par exemple, la dévotion pour l'icône d'Iver à Moscou. Dans le centre même de la ville, près du Kremlin, à l'entrée de la Place rouge, il y a une chapelle dans laquelle se trouve l'icône de Notre-Dame d'Iver. Cette chapelle du matin au soir est remplie de fidèles. Quelques-uns d'entre eux demandent au prêtre de faire réciter pour eux une litanie de la Mère de Dieu. D'autres se contentent de placer une chandelle devant l'icône, et ayant fait une prosternation, baise l'icône avec une dévotion fervente. Tous défilent devant l'icône comme un ruban infini. L'ayant baisée, ils s'écartent et restent quelque temps la regardant remplis d'une pieuse ardeur, ne voulant pas se séparer de cette source guérissante de secours et de confort divins. Très souvent on emporte l'icône pour visiter les malades dans leurs maisons. Quelquefois à deux heures ou à trois heures du matin il arrive qu'en passant près de la chapelle d'Iver on voit près d'elle une foule de gens attendant patiemment le retour de l'icône pour prier devant elle. Et, bien entendu, cette prière ne s'adresse pas au bois, ni à la peinture, ni à l'argent, ni aux bijoux, mais à Celle dont l'image se trouve sur ce bois, à celle qui a voulu manifester aux hommes à travers cette icône son assistance divine, comme Jésus-Christ a secouru la femme qui avec foi et espérance toucha le bord de son vêtement.

En concluant ma courte esquisse sur le caractère de la reli-

gion du peuple russe et sa dévotion à la Mère de Dieu, je voudrais encore une fois répéter que par rapport à la question de l'union des chrétiens de l'Occident et de l'Orient, le point de vue que soutient la rédaction d' « Irénikon » me semble tout à fait juste, intègre et conforme au but... Nous devons avant tout nous connaître, nous étudier avec une patience mutuelle, et dans un esprit de tolérance réciproque examiner les particularités de notre vie spirituelle et les divergences de nos dogmes. Quant aux particularités de la vie de l'Eglise, nous devons respecter la liberté de chaque rite. Se peut-il qu'il y ait quelque chose de répréhensible ou de blâmable en ce que chez les uns le chant est adopté dans l'église et chez les autres la musique ? Que chacun selon sa tradition adresse sa louange à Dieu. Quant à ce qui touche aux divergences de dogmes et de constitution ecclésiastique empêchant les relations mutuelles, il faut en faire une étude profonde, attentive et objective, et il faut avoir le courage de ne pas relever ce qui paraîtrait être une faute. Dans cette œuvre, il ne faut pas se hâter, car elle est excessivement importante, compliquée et subtile, et elle demande des deux parties une grande délicatesse, de l'amour et de l'humilité.

Que le Seigneur bénisse tous ceux qui travaillent dans cette voie de réunion de toutes les Eglises avec un cœur pur, un amour et une humilité sincères, et étant prêts au renoncement de soi-même !

---

1. Documents.

AUDIENCE DE L'ARCHEVEQUE DE SOFIA

Un de nos amis, un bulgare, a eu le très grand honneur d'être reçu récemment par S. G. Mgr Stefan. On connaît le zèle de ce prélat, qui a publié ses vues sur l'Union des Eglises dans une grande revue anglaise (1).

Sa Grandeur a bien voulu déclarer ce qui suit :

« Je suis très heureux de vous recevoir et encore plus heureux d'apprendre de votre bouche l'esprit et la méthode d'action des moines de l'Union dont l'occupation principale serait la prière et les études approfondies sur la doctrine et l'organisation de l'Eglise orthodoxe, et cela en vue de l'Union fraternelle.

J'admire respectueusement S S. le Pape Pie XI pour sa belle lettre du 21 mars 1924, lorsqu'il s'est adressé aux bénédictins pour les faire prier d'une façon spéciale à cette intention et pour qu'ils forment un monastère spécial dans lequel des moines de toutes les nationalités puissent être admis, où l'on pourra exercer les deux rites l'un à côté de l'autre et où l'on travaillera à la Réunion des Eglises d'une façon plus concrète. Je déclare hautement que pareil projet n'a pu être inspiré que par le Saint-Esprit.

Le cachet d'œcuménicité de ce nouvel ordre est à mes yeux une garantie de plus pour le succès d'un si sainte entreprise. Je suis heureux de saluer en vous le premier bulgare qui s'associera à ces généreux pionniers, auxquels j'envoie toutes mes bénédictions.

Des siècles de séparation ont creusé un immense abîme entre catholiques et orthodoxes, abîme qu'il faut combler. Que de préjugés, que d'erreurs historiques qu'il faut dissiper. Aux moines de l'Union, comme au clergé des deux Eglises, comme d'ailleurs à tout vrai chrétien incombe le pénible mais

(1) Cf. *Irénikon*, p. 492, « *Christian East* ».

très noble devoir de réconcilier les chrétiens dans ce Seigneur qu'ils adorent également.

Par les conversations que nous eûmes jadis à Paris, en 1925, 1926, avec vous, cher Père, vous n'ignorez pas quelles sont mes dispositions de cœur, combien est fervent mon désir de voir se réaliser promptement le vœu suprême de Notre-Seigneur : « Qu'ils soient un ». Je fais mon possible pour travailler dans ce sens ; la réunion des Eglises chrétiennes est mon premier idéal d'archevêque de Sofia.

Mais suis-je le seul en Bulgarie qui pense et travaille dans ce but ? Visitez nos monastères, parlez à notre clergé, faites la connaissance de nos intellectuels laïcs qui passent pour des indifférents, partout vous vous convaincrez combien cette idée d'Union des Eglises prend racine dans l'opinion publique bulgare. Je n'hésite pas à affirmer que l'Eglise bulgare veut et cherche la Réunion. Mais j'ajoute cependant que le peuple ne l'accepterait pas sans certaines conditions. Le peuple bulgare est fier de son Eglise autocéphale, situation reconnue même par Rome. Il n'accepterait donc pas une Union qui ne tiendrait pas compte de ses traditions, de ses usages.

Je suis très heureux de constater que Son Excellence le très sympathique Mgr Angelo Roncalli, Visiteur Apostolique en Bulgarie, se distingue par une très grande largeur de vue et comprend parfaitement ces choses. S. S. Pie XI ne pouvait pas faire un meilleur choix pour ce poste élevé. Mgr Roncalli jouit de la sympathie la plus sincère de tout le peuple bulgare.

Une fois les cœurs rapprochés, les esprits s'entendront plus facilement. Nécessairement le moment pour l'entente viendra et cette entente ne se fera que dans le respect réciproque. Notre réunion avec l'Eglise catholique est d'autant plus facile qu'il n'y a pas de divergences dogmatiques qui nous séparent. Le nœud de la question est la primauté de l'Evêque de Rome. Mais à mon avis cette primauté du Pape ne serait pas un plus grand obstacle pour la Réunion des Eglises que le sera par exemple la question du divorce.

Il est vraiment consolant de voir que toute la chrétienté vibre sous le souffle du Saint Esprit. Prions-le de toute la ferveur de notre âme d'achever en nous cette œuvre qu'Il a commencée. « Pour la paix dans le monde, pour la prospérité des saintes Eglises de Dieu et pour l'Union, prions le Seigneur. »

Dites de ma part aux Moines de l'Union que nous saluons affectueusement et nous envoyons notre baiser fraternel à tous ceux qui travaillent avec zèle pour l'Union des chrétiens en une Eglise Une, Catholique et Apostolique, ainsi que l'a instituée le céleste et éternel premier Pasteur Notre-Seigneur Jésus-Christ.

LETTRE CIRCULAIRE

Du Président du Synode épiscopal de l'Eglise pravoslave russe à l'étranger à l'occasion du dixième anniversaire de la tragique usurpation du pouvoir en Russie par les Bolchéviks.

Dix ans se sont écoulés depuis que les Bolchéviks ont saisi le pouvoir en Russie. Actuellement l'internationale impie et sanguinaire fête le dixième anniversaire de son règne.

Le cœur se contracte de douleur, une angoisse d'âme nous accable quand nous tournons la pensée vers ces dix ans.

Combien de prélats, de prêtres, de moines, de moniales, de fidèles laïcs ont été torturés, condamnés, fusillés pendant ce temps ?

Combien d'églises de Dieu, combien de monastères pillés, ruinés, dévastés ! Quels sont les sacrilèges et les outrages que n'a pas commis le pouvoir soviétique pendant ce temps. Il a corrompu l'âme de l'enfant, il a détruit la famille, il a jeté dans la misère des vieillards. Des villes sont dévastées, des villages rasés, des cimetières violés. Les cadavres des loyaux fils de la Russie torturés ; des morts de diverses épidémies s'entassent par milliers et par milliers.

Est-il possible de calculer tout le mal qu'a fait le pouvoir soviétique pendant son règne de dix ans sur la terre russe ?...

« Voilà un an que vous tenez dans vos mains le pouvoir politique et vous avez célébré l'anniversaire de la révolution d'octobre ; mais les ruisseaux de sang de nos frères cruellement tués sous vos ordres crient au ciel et nous obligent à vous dire la vérité... Vous avez donné au peuple une pierre, au lieu de pain, un serpent, au lieu de poisson. Vous avez substitué à la patrie une internationale sans âme... Notre grande Russie est envahie, abaissée, démembrée... Vous avez divisé tout le peuple en deux camps guerroyant l'un contre

l'autre, et vous l'avez poussé à un fratricide dont la cruauté n'a pas de précédent. Vous avez changé sans honte l'amour du Christ en haine, et au lieu de la paix vous avez soigneusement excité la guerre des classes... Beaucoup de courageux prédicateurs ont déjà payé du martyre l'exercice de leurs fonctions. Il ne se passe pas un jour que n'apparaissent dans les journaux — vos organes — des calomnies monstrueuses sur l'Eglise du Christ, de méchants blasphèmes sur ses serviteurs. Vous persifflez les prêtres de l'autel... Vous avez mis la main sur les biens de l'Eglise... Vous avez fermé une série de monastères et d'églises... Vous détruisez la forme immémoriale de la paroisse, la commune ecclésiastique ; vous détruisez les confraternités et les autres institutions charitables et civilisatrices de l'Eglise ; vous dispersez les réunions diocésaines ; vous vous introduisez dans le gouvernement intérieur de l'Eglise. Bannissant des écoles les saintes images et défendant l'enseignement de la foi aux enfants, vous les privez de la nourriture spirituelle qui est nécessaire pour l'éducation d'un fidèle orthodoxe... Certes, sous votre domination, nous passons par un temps affreux dont les traces prendront longtemps à disparaître de l'âme du peuple, où elles ont obscurci l'image de Dieu et imprimé l'image de la bête. Ce n'est pas notre affaire de juger le pouvoir terrestre ; tout pouvoir permis par Dieu attirerait sur nous sa bénédiction à condition que nous soyons véritablement « le serviteur de Dieu » pour le bien de ses sujets, et d'être « terrible non pas pour les bons mais pour les méchants » (Rom. 13 ; 34).

Ainsi s'adressa notre patriarche Tykhon au pouvoir soviétique à l'occasion du premier anniversaire de leur domination.

Que dirons-nous maintenant ? Est-ce qu'il y a eu quelque changement ? Le peuple russe et l'Eglise russe ne se trouvent-ils pas dans les mêmes fers ?

Il n'y a pas longtemps que celui qui fait fonction de Patriarche, le métropolite Serge, nous invita à reconnaître le pouvoir soviétique. Nous lui avons répondu selon notre conscience d'évêque. Nous avons repoussé cette demande sans la moindre hésitation. Pouvions-nous faire autrement ? Pouvions-nous nous imposer le silence quand notre Eglise est opprimée, notre foi outragée, notre hiérarchie persécutée, notre patrie trahie, quand le peuple russe se meurt ou se corrompt ? Pouvions-nous, évêques et archevêques, nous taire et ne pas

crier aux cieux jour et nuit ? Nos ennemis nous reprochent d'avoir mêlé la politique aux affaires de l'Eglise. Mais ceci est-ce de la politique ? La parole adressée par le Patriarche Tykhon au pouvoir soviétique à l'occasion du premier anniversaire de la domination bolchevique, est-ce de la politique, ou n'est-ce pas l'accomplissement du devoir d'un archevêque, le protecteur compatissant de son peuple ? N'est-ce pas le cri d'un pasteur qui porte dans son cœur le bien de son troupeau ? C'est par les actes de pareils pasteurs, du vénérable Serge de Radonej, des métropolites Pierre, Aleksey, Jean et Philippe, du Patriarche Guermoguen et d'autres de nos anciens guides spirituels que la Sainte Russie s'est formée, que la foi orthodoxe s'est raffermie, que l'Eglise de Dieu s'est fortifiée.

Et à ce triste anniversaire de notre malheur, élevons au trône du Tout Saint un gémissement profond, qu'Il tourne ses regards vers nous et vers notre patrie, qu'il nous délivre de notre joug cruel, qu'il renouvelle à notre Eglise et qu'il lui rende la force dont elle a besoin.

Souvenons-nous dans nos prières de tous ceux qui ont été tués pendant les émeutes, qui ont sacrifié leurs vies sur le champ de bataille, qui ont péri pour leur foi et pour leur patrie.

Ma dernière parole s'adresse naturellement à vous, nos loyaux guerriers chrétiens, dont les camarades ont arrosé de leur sang et parsemé de leurs os la terre russe en guerroyant pour elle et pour leur foi.

Ne perdez pas courage. Ne vous laissez pas abattre ; ne faiblissez pas devant l'insuccès que vous avez rencontré jusque maintenant. Un jour viendra, et, Dieu le donne, il est proche que la terre russe vous appellera et que vous surgirez pour la défendre et restaurer en elle l'ordre et la paix.

Préparez-vous à cela. C'est votre devoir, votre partage.

Métropolite ANTOINE.

Octobre, 1927, Sremskiya Karlovtsyi.

LES EGLISES D'ORIENT

Nous donnons ci-après une courte documentation sur ces Eglises d'Orient, extraite de la *Römische Weltkorrespondenz :*

A part les Eglises « byzantines » qui comptent au moins 150 millions d'adhérents, on doit mentionner les suivantes :

L'Eglise de *Syrie :* Au point de vue dogmatique, elle conserve une certaine parenté avec les monophysites ; sa liturgie a gardé de très vieilles traditions. C'est à Antioche que réside le Patriarche.

L'Eglise *Copte* est monophysite ; sa liturgie conserve les rubriques de l'Eglise d'Alexandrie. Cette communauté compte deux provinces : celle d'Egypte, présidée par le Patriarche d'Alexandrie, et celle d'Abyssinie qui a son propre chef.

L'Eglise d'*Arménie :* Elle embrasse des pays jusqu'à la Perse, de Turquie et le sud de la Russie ; elle se compose de différents éléments orientaux. Elle est présidée par un « Catholicos ».

L'Eglise *Chaldéenne,* en Perse et Mésopotamie, est nestorienne.

L'Eglise *byzantine* est la plus importante. Elle se compose : 1° de l'Eglise grecque, dont il existe trois branches : *a)* le Patriarcat œcuménique de Constantinople, *b)* la Grèce proprement dit, *c)* l'archevêché de Chypre ; 2° l'Eglise melchite, c'est-à-dire, Alexandrie, Antioche et Jérusalem, ainsi que l'archevêché du Sinaï ; 3° les Eglises slaves avec leurs grandes missions en Amérique et au Japon, ainsi que les communautés de Serbie, Bulgarie et Roumanie et enfin les Eglises orthodoxes autonomes et autocéphales et la Diaspora russe.

---

2. Chronique.

L'Orthodoxie.

RUSSIE. — 1. Le 6 octobre, les pouvoirs soviétiques ont fêté le dixième anniversaire de leur prise de gouvernement. A cette occasion un « manifeste » a été publié dans lequel les bienfaits de cette dernière décade sont décrits avec quelque complaisance. Le manifeste a été suivi par une miséricordieuse amnistie : celle-ci a ouvert les portes à une foule énorme de criminels de droit commun, à un tel point que la population

a frémi à la pensée des périls qu'ils allaient courir dorénavant. Il serait à remarquer cependant que cette largesse gouvernementale n'a point allégé la situation d'un seul évêque ou prêtre chrétien qui continuent à être soumis aux vexations d'un régime athée. La situation soi-disant « normale » de l'orthodoxie peut être jugée d'après les faits suivants : *a)* le « Sovnarkom » (Conseil des Commissaires) a confirmé le projet de loi qui ferme les églises « peu entretenues » ; *b)* la laure laure Kievo-petcherskaja a été définitivement sécularisée et traduite aux pouvoirs communaux (extrait de la « Gazette Rouge ») ; *c)* il n'y a pas un seul diocèse dans la Russie qui a pu garder son évêque ordinaire (117 évêques sont en prison ou en exil) ; ils n'ont pas le droit de célébrer la messe et se trouvent sous le contrôle rigoureux de la police. Deux fois par semaine les exilés doivent s'inscrire sur des registres spéciaux ; leur correspondance n'est pas libre. Les membres du clergé sont privés du droit passif et actif électoral, et même les « coopératives », qui jouent un rôle vital dans la vie économique du pays, ne peuvent les compter parmi leurs membres. Malgré cela, ils portent, tout comme les autres citoyens, le poids entier des obligations et charges civiles.

2. — Malgré toutes les défenses et vexations, le mouvement religieux grandit et fortifie ses positions. M. Chalféef, sujet letton, instituteur de Riga, de retour de Moscovie, fait des conférences qui ont un succès sensationnel dans la capitale. Au monastère Donskoj de Moscou, Monsieur C. visita le tombeau du Patriarche Tykhon ; le temple où se conserve le corps du Patriarche est toujours plein de fidèles. Tous ceux qui désirent faire célébrer des messes sont obligés de s'inscrire dans un registre spécial qui est sévèrement contrôlé par les Soviets. Les « discours funéraires » sont défendus en ce lieu pour que la paix publique ne soit pas troublée. Ce sont des guides « bolchevistes » qui montrent et expliquent les différentes parties de cette église et le tombeau du Patriarche. On s'imagine aisément le ton du guide quand il narre la vie de Mgr Tykhon ; mais ses blasphèmes n'impressionnent nullement les fidèles qui ne les écoutent pas. Quand, sans aucun respect humain, M. C. se mit à genoux, il fut bientôt suivi par quelques anglais excursionnistes de passage et enfin par tous les assistants. Ce que voyant, les commissaires rouges se retirèrent prudemment dans une autre partie

du temple. Les jours de fête il est impossible de pénétrer dans l'Eglise, tant il y a du monde qui y prie avec une ardeur pieuse. La réputation du « Saint Martyr » grandit toujours dans la conscience du peuple. On raconte qu'il y a des apparitions, qu'il va consoler ceux qui languissent dans les prisons, et on suppose qu'un jour prochain ce sera un nouveau bienheureux inscrit sur les registres de l'Eglise orthodoxe.

3. — Lorsque le 3 octobre, au grand théâtre de Moscou, M. Vedensky (1) et M. Lounacharsky (2) avaient annoncé une « dispute » publique sur le sujet *La personnalité du Christ,* malgré d'énormes affiches annonçant depuis des heures que « toutes les places sont vendues », un public tellement nombreux s'était amassé, que tous les cordons de police ont été rompus ; une bataille populaire s'en est suivie, de telle sorte que dans tout ce district de Moscou la circulation fut complètement interrompue : finalement même la cavalerie accourue n'a pu se faire respecter pendant longtemps. Rien n'a transpiré de ce qui a été dit au théâtre même. Le sujet passionne, on le voit, le peuple vivant sous les Soviets.

DIASPORA. — 1. Le Président du Saint Synode de l'Eglise russe à l'étranger, Mgr Antoine, le jour de l'anniversaire de la révolution russe, a envoyé un ukase à toutes les églises de célébrer une messe de Requiem et une « panihida » à l'intention des victimes de la Terreur rouge. Cet ordre a été exécuté le 6 novembre dans le monde entier.

2. — Le 11 novembre, jour de l'armistice, le R. P. Boulgakof a célébré au monastère de Saint-Serge à Paris, une messe de S. Jean Chrysostome qui avait été traduite en français avec musique en français. Une nombreuse assistance de la société parisienne était venue témoigner de sa sympathie pour la cause commune. L'Eglise orthodoxe voulut aussi remercier le pays hospitalier qui les a accueillis à l'heure des tribulations. Le prêtre à l'autel pria pour la France et pour la Paix de l'Univers.

3. — Faisant chemin vers les Indes où ils doivent se donner à une œuvre missionnaire, quatre jeunes anglo-catholiques s'arrêtèrent au monastère de Saint-Serge à Paris et, après

(1) Chef de l'Eglise Vivante (soutenue par les bolchevistes).
(2) Commissaire de l'Instruction Publique.

avoir dit la messe à leur intention, le R. P. Boulgakof les bénit avec l'icône du saint patron du couvent et les encouragea et félicita de leur belle générosité.

4. — Toujours au même monastère, malgré leur indigence, les russes émigrés ont organisé un lazaret pour leurs compatriotes. Tous les dimanches les médecins russes y accordent des consultations gratuites. L'ambulance a été nommée « Hôpital du Patriarche Tykhon », à la mémoire du grand défunt.

Père ARSÈNE.

En Orient.

ALEXANDRIE. — Le Patriarche (orth.) Meletios a fondé un séminaire à Alexandrie en octobre 1926. La première année, qui compta 19 élèves (12 Grecs et 7 Syriens), s'est terminée en juin dernier ; à cette occasion le Patriarche y fit un discours dont nous extrayons les lignes suivantes : « Ici, sous la protection de S. Athanase, calmement, patiemment, comme il convient à un travail sérieux, sont posés les fondements de l'œuvre de régénération de l'Eglise et par elle de la société tout entière. Notre joie est d'autant plus grande que nous pouvons aider aussi les Eglises voisines de Jérusalem et d'Antioche. Le siège d'Antioche nous envoya cette année cinq élèves ; l'an prochain il nous en enverra trois fois plus. Nous réservons toujours des places à l'Eglise de Jérusalem, et de plus le Synode a décidé d'en offrir aux Eglises Copte et Ethiopienne ; c'est le plus vif désir du Patriarche et du Synode, de voir nos relations avec ces Eglises devenir de plus en plus fréquentes et amicales jusqu'à ce que, par la grâce du Saint Esprit, nous puissions tous arriver à l'unité de la foi. Car, si nous désirons l'union avec la chrétienté de l'Ouest, si nous travaillons et participons aux conférences dans ce but, combien plus devons-nous désirer l'union avec ces rameaux de la Chrétienté dans l'Est, dont les difficultés ne sont pas plus difficiles à applanir. »

Angleterre.

Une chapelle de l'Union a été consacrée dans l'église Saint-Luc à Camberwell par Bishop Gore. A cette occasion les

chefs des Eglises orthodoxes et d'autres Eglises particulières, qui ont été en relation avec Canon Douglas (anglic.), ont décidé d'envoyer des dons pour cette chapelle.

Parmi ceux reçus jusqu'ici, il faut citer : un fragment de la Vraie Croix et une icône de S. Jean-Baptiste, dons du Patriarche de Jérusalem ; une ancienne icône représentant la Mère de Dieu — Theotokos — pleurant, suivant une légende du XV[e] siècle, la profanation de l'église Sainte-Sophie, offerte par le Patriarche œcuménique ; une icône de S. Georges, patron de l'Angleterre, donnée par le Patriarche d'Alexandrie, et une de S. Pierre, par le Patriarche d'Antioche. Les archevêques et Synodes des Eglises de Chypre, de Grèce, de Bulgarie envoyèrent des icônes, respectivement de S. Barnabé, S. Luc et S. Jean de Rila, patron de la Roumanie. Les Patriarches de Serbie et de Roumanie également ont manifesté leur intention d'envoyer des icônes de S. Sava, patron de la Serbie, et de l'Invention de la Sainte Croix.

Parmi d'autres dons, il faut signaler un crucifix luthérien suédois, offert par l'archevêque d'Upsala ; des « hescapteryga » envoyées par les Eglises grecque et arménienne ; un tableau de S. Edouard le Confesseur et un « artophorion » ou grande pyxide orthodoxe pour conserver le Très Saint Sacrement.

France

PARIS. — Au Cercle d'Etudes catholiques pour l'Union des Eglises, la séance de rentrée a eu lieu le 6 novembre à 2 h. 30 à la salle Ozanam, 61, rue Madame, Paris (VI), sous la présidence de Mgr Chaptal, évêque auxiliaire de Paris.

La conférence a été faite par notre ami M. François Paris, le grand conférencier de l'Union, qui a parlé du culte marial en Orient. Une série de très remarquables projections a illustré le discours. Bruxelles va avoir à son tour le bonheur d'entendre la parole si zélée de M. Paris (cf. plus haut).

Protestantisme.

LAUSANNE. — La revue « *Christian East* » et le grand journal « *The Church Times* » ont donné « des impressions » de la Conférence, écrites par le Canon Douglas, une des premières autorités mondiales sur les questions orthodoxes

et qui avait été désigné pour représenter l'Anglicanisme à Lausanne. Nous reproduisons des extraits :

« Those at Lausanne who held the Protestant conception of the Church must have envisaged the process of Reunion much as Dr Major envisaged it at the Modern Churchmans meeting, as first unconditional intercommunion, then mutual recognition and finally, if at all, organic Unity. »

Quand à Lausanne on se rendit compte que l'on ne pouvait exiger « d'abord l'intercommunion sans condition, puis la reconnaissance mutuelle et finalement, si nécessaire, une unité organique », et que le point de vue catholique exige d'abord l'unité de foi qui ensuite seulement permet l'intercommunion, alors les protestants acceptèrent avec courage et bon esprit cet échec. Mais on ne peut nier que le danger qu'avait couru la Conférence était très réel. Elle n'a pas établi, comme l'auraient voulu certains, une espèce de protestantisme mondial. La noble déclaration des délégués orthodoxes, lue par Mgr Germanos, précisa la situation. Voici ce qu'en dit encore le Canon Douglas :

« In saving the Conference from disaster the Orthodox probably also saved the Anglican Church. In the Times (An. 24) Dr Gore accepts for it its description as a « *Brückenkirche* », a bridge Church between Protestantism and Catholicism. In many ways the designation is excellent. No bridge however can bear an infinite strain and the one thing which might cause the Anglican bridge to break in the middle would seem to be its explicit commitment to Protestantism and the negation of its Catholic character by a hasty recognition of the Protestant Free Churches as integral parts of the Church or by unconditional intercommunion with them. To hold together it must allow the Catholic to be a Catholic. »

Ce qui revient à dire que si on a pu appeler l'Anglicanisme « un pont entre le catholicisme et la religion protestante », il ne faut pas oublier que le pont cassera si on lui impose une trop lourde charge, c'est-à-dire si, en dépit d'irréductibles principes de foi, les Anglo-catholiques voulaient l'intercommunion avec le Protestantisme.

2. — Notre ami, le Dr Alfred de Martin (prot.), Professeur à l'Université de Munich, nous prie de rectifier un passage paru dans une de nos chroniques précédentes sur Lausanne (*Irénikon*, p. 357). « Il est inexact qu'après avoir lu leur déclaration les membres orthodoxes seraient tous partis. Tout le monde a travaillé jusqu'à la fin en parfaite harmonie. »

Japon.

TOKIO. — Le journal bouddhiste « The Young East » donne des indications suggestives aux missionnaires bouddhistes qui se préparent à faire des conversions en Europe.

« La propagande bouddhiste en Europe ne doit pas être faite au nom de Hinayana ou de Makayana. Nous avons besoin aujourd'hui de quelques bouddhistes intelligents qui comprennent bien ce qu'il y a d'essentiel dans le bouddhisme et savent l'exprimer sous une forme occidentale. Pourquoi prêcherions-nous en Europe le bouddhisme japonais ou ceylanais ? Les missionnaires chrétiens aux Indes, en Chine, au Japon ont commis une erreur fatale en essayant de nous convertir, les uns à l'Eglise anglicane, les autres au presbytérianisme américain ou au luthérianisme allemand. Ils oublient que ces différentes formes du christianisme sont nées sous la poussée de circonstances particulières et locales. C'est pourquoi du reste ils échouent misérablement. Ils ne savent pas présenter l'esprit du christianisme. Il ne faut pas que les missionnaires bouddhistes tombent dans les mêmes errements. »

---

3. Echanges de vues. (1)

Deux Voix.

La grande revue « *Hochland* », rédigée par les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus à Munich, consacre six pages à notre œuvre. L'article signé [Furch] s'intitule « Travail exemplaire pour l'Union des Eglises ». Rien de mieux, de plus profond n'a encore été écrit sur les premières réalisations de cette œuvre inaugurée par la volonté personnelle d'un grand Pape. Personne n'a encore si vite et si spontanément compris que ces Jésuites allemands les grandes idées directrices qui président à cette entreprise. A la base, disent-ils, de toute conception nouvelle se trouve l'idée du *Corpus Christi mysti-*

(1) Inutile de rappeler que les « vues » (même de catholiques) qui peuvent paraître sous cette rubrique ne sont pas toujours et nécessairement celles d'**Irénikon**.

cum, idée maîtresse que dom Lambert Beauduin (1) développe avec prédilection. C'est cet aspect de l'ecclésiologie qui devait fournir la partie la plus considérable aux Canons du Concile du Vatican et ce n'est que la guerre de 1870 qui a mis en avant un autre point dont l'urgence s'était soudain imposée. C'est l'idée du Corps mystique du Christ qui est à nouveau arrivée au centre de la conscience religieuse, de là on peut s'autoriser des plus beaux espoirs.

Tous les différents aspects de la pédagogie de dom Lambert sont scrupuleusement examinés, l'auteur scrute avec tout l'appareillage de la critique moderne, et son esprit pénétrant et large à la fois, il se laisse aller au charme de la méthode irénique : qu'il s'agisse du commentaire concernant les rapports exacts entre la Papauté et l'Episcopat, de la psychologie religieuse en face de dogmes qui, sur des plans historiquess différents, n'entraînent pas toujours avec la même évidence l'adhésoin des fidèles, qu'il faille faire les distinctions entre romanisme et latinité, partout, dit l'auteur, le savant bénédictin montre son profond savoir et son talent de présenter sans brusquerie et dans toute sa portée le problème en question.

Il faut répéter avec dom Lambert, dit l'auteur : « Avant tout, créer des circonstances favorables, rapprocher les cœurs et les intelligences et alors viendra un jour l'heure de la Providence et l'Union se fera comme Dieu la veut. »

A cette appréciation s'ajoute un témoignage porté par un protestant français (signé A. P.), écrit dans la « *Vie Nouvelle* », de septembre 1927 : « Aux allures d'ultimatum des fils de tonnerre, qui ne savent pas de quel esprit ils sont, l'*Irénikon* (la pacification) oppose la sage lenteur de la vie d'explication afin de permettre aux membres des diverses confessions de se connaître avec plus de précision comme avec plus de sympathie ; de part et d'autre il en serait temps. Si de nombreux protestants, voire des pasteurs, ignorent ou ont oublié jusqu'au texte du Symbole de Nicée (n'ont-ils jamais assisté à une grand'messe ou a un service anglican ?), si une foule de catholiques n'ont aucune notion de la vie religieuse et ecclésiastique du Protestantisme, on ne peut que se réjouir de voir certains abîmes d'incompréhension se combler. Abonnés pour notre part à l'*Irénikon,* nous lui souhaitons beaucoup de lecteurs

(1) *Bull. Cath.,* 1er déc., 1925, p. 4.

protestants qui trouveraient à s'instruire sur le catholicisme, sur l'orthodoxie greco-slave, sur l'anglicanisme et peut-être sur le protestantisme lui-même. »

Au moment d'écrire ces lignes, un article d'un mensuel très connu d'un autre grand pays nous tombe sous les yeux. Commentant à son tour le même passage qui avait commandé l'admiration sans réserve de la revue des Jésuites allemands, le périodique en question reprend une phrase : « A la méthode brutale, ils (les moines d'Amay) opposeront la voie lente mais sûre de l'*explication.* » (Ici suit une critique acerbe.) On ne peut sortir ainsi de son contexte une seule phrase. « Hochland » avait très bien saisi et voulu approuver la condamnation de l'inadmissible méthode brutale de travail pour l'Union des Eglises. L'auteur du présent article prend occasion d'un livre récent paru en Angleterre pour faire dire à cette phrase ce qu'elle n'a jamais voulu insinuer. Entre « explain » et « explain away » il y a une grande différence. C'est la première, non la seconde formule qui a sa place ici. Nos lecteurs, qui s'intéressent à cette question, commentée par deux voix différentes, reliront avec profit *Irénikon,* t. III, p. 7.

Anglicans et Orthodoxes.— Résumé d'un discours tenu à Londres par le Dr Kidd (membre des Conversations de Malines) le 14 octobre 1926, lors des célébrations anniversaires de l'*Anglican and Eastern Association,* devant une assemblée d'orthodoxes et d'anglicans (2) :

« ... Les orthodoxes avaient souffert, comme l'Eglise anglicane, de cette peste qu'est l'esprit racique et national. Les Eglises d'Orient avaient été entraînées dans des mouvements politiques qui, plutôt que les différences théologiques, avaient été cause de schisme. En Russie, la liberté spirituelle avait été achetée au prix de souffrances et de martyres ; mais l'orateur avait la conviction que le mouvement de réunion pourrait procéder avec assurance, quand les Eglises auraient acquis l'indépendance spirituelle. C'était d'une importance considérable que les Orthodoxes reconnaissaient dans les ordres anglais la même validité que dans ceux des Eglises romaine et arménienne. Le Dr Kidd rappelle que les communions orthodoxe et anglicane n'étaient pas les seules Eglises historiques que

(2) D'après le *Church Times* du 22 oct. 1926.

concernait le problème de la réunion. Ils devaient se dire que le mouvement unioniste ne cesserait pas avant que le problème difficile mais non désespéré d'union avec Rome ne fût attaqué. Il était revenu le jour avant d'une conférence à Malines, où des représentants de l'Eglise Anglaise avaient été reçus par le successeur du cardinal Mercier avec la même cordialité, la même intimité de contact, le même dévouement et affection que lui-même leur avait montré à tant d'occasions. Le Dr Kidd était bien assuré que si certaines difficultés avaient été solutionnées pendant leurs discussions, il fallait l'attribuer au fait qu'ils s'étaient rencontrés plusieurs fois déjà et qu'ils avaient établi entre eux un rapport d'amitié personnelle. »

Anglicans et Rome.— Le même Dr Kidd écrivit l'an dernier dans *Theology* des choses significatives et intéressantes sur la Papauté. Faisant la revue de l'admirable petite collection d'essais publiée par Mgr Batiffol sous le titre de *Catholicisme et Papauté :* « Il est à noter, remarque-t-il (3), que le Dr Gore et Mgr Batiffol sont d'accord pour regarder la Papauté comme « providentielle ». On ne peut donc traiter à la légère cette question, comme auparavant ; les vieilles controverses sont démodées. Mais pouvons-nous aller plus loin, et admettre que la Papauté est *jure divino ?* Oui, si nous entendons par là que l'histoire témoigne de la volonté divine qui la produit — c'est-à-dire que, dans la constitution de l'Eglise, la Papauté a un *jus divinum* analogue à celui de l'épiscopat. Je ne crois pas que Mgr Batiffol nous pousserait à reconnaître un *jus divinum* pour la Papauté dans le sens de quelque chose de dogmatique et de symbolique qui doit être imposée à l'histoire de l'Eglise, plutôt que quelque chose qui en ressort naturellement... La position ne saurait guère être mieux exprimée qu'elle ne l'a été dans une « Note sur la Sainte Eglise Romaine » des *Essays Catholic and Critical :* « Le rejet des revendications autocratiques [de la Papauté] n'implique pas nécessairement le rejet de cette idée, que la Papauté a une fonction spéciale à remplir dans la vie de l'Eglise. De plus, comme l'autorité de l'Episcopat est considérée être devenue *de jure divino* par un processus de légitime développement le rendant dépositaire de l'autorité donnée aux Apôtres, de même l'on pourrait sou-

(3) *Theology*, oct. 1926, p. 230.

tenir que la Papauté possède une autorité *de jure divino* comme étant devenue, par un processus semblable, la dépositaire d'une primauté tenue par S. Pierre. Les théologiens anglicans peuvent et devraient être prêts à considérer cette possibilité d'un esprit ouvert. Mais tout en faisant ainsi, ils ne peuvent concéder les revendications affirmées ou présupposées de fait par la majorité des théologiens romains, sur la position et l'autorité de la Papauté. »

Catholiques et Anglicans. — Cette dernière citation est tirée de la contribution de M. Wilfrid Knox aux *Essays* (recueil important de treize études théologiques provenant de ce même milieu que représente *Theology).* Mgr Batiffol, donnant dans *Theology* (nov. 1926) son appréciation des *Essays* à côté de l'archiprêtre Boulgakoff et de deux représentants d'Eglises protestantes, en reproduit les deux premières phrases; et il ajoute : « Pareille déclaration est de nature à rapprocher plus qu'on n'a réussi à faire encore le point de vue anglo-catholique et le point de vue romain. Sans doute, il reste à déterminer la primauté de responsabilité qui, depuis l'apôtre Pierre, se perpétue dans la Papauté, mais il est clair que si cette primauté n'est pas le pur produit de l'histoire, ni même simplement providentielle au sens où providentiel est synonyme d'accidentel, mais une d'institution divine au même titre que l'épiscopat, l'unité est bien près d'être établie. » Et plus haut l'éminent historien et théologien catholique écrit : « Je veux espérer que, en dépit des particularités de son langage, M. Knox n'est pas loin de penser comme nous. Il demande que l'Eglise, dans la perspective d'une réunion avec Rome des Eglises séparées, soit garantie contre les outrances d'une centralisation monarchique. Nous ne nous scandalisons pas d'une pareille demande. » Et il conclut par ces mots : « Cette recherche d'une théologie qui rejoint et continue la tradition catholique est le spectacle captivant que nous trouvons dans ces *Essays Catholic and Critical,* comme dans tout l'effort doctrinal de l'Anglo-catholicisme. Assurément les collaborateurs de cette œuvre avancent en ordre dispersé, mais leur objectif est unique : ils vont à la restauration de l'autorité dans la vérité. Si j'ai noté bien des divergences entre ces *Essays* et la théologie romaine, ce n'est pas que je renonce

à voir ces divergences s'atténuer et l'entente se rapprocher, en quoi je reste et veux rester fidèle à l'esprit de Malines. »

Catholiques et Orthodoxes. — Qu'il nous soit permis de citer encore une fois Mgr Batiffol, écrivant dans *Théology (ibid.)*. « La rupture de l'Occident et de l'Orient, écrit-il, a obscurci la notion de l'unité de catholicisme qui s'était réalisée dans l'antiquité chrétienne sous l'égide du Siège Apostolique... La Réforme purement occidentale du XI[e] siècle a fait de la Papauté une institution politique et canonique que l'antiquité chrétienne n'a pas connue telle : nous avons à dégager la Papauté antique de cette construction, si nous voulons réconcilier avec Rome les Orients orthodoxes. »

---

4. Revues.

Voskriesnoje Tchtenie (Varsovie, orth. ; 20 oct.) donne un rapport détaillé (2[e] article) de la réunion annuelle (« Continuation Comitee ») du « Christianisme Pratique » (Life and Work), qui a eu lieu du 20-23 juillet 1927 à Winchester en Angleterre. L'Eglise orthodoxe était représentée par des membres de différentes Eglises. Une grande photographie donne les représentants de cette réunion. On y retrouve presque tous les membres en vue de la Conférence de Stockholm (1925), comme Dr N. Söderblom, archevêque d'Upsala, le représentant de la Serbie, Prof. Dr Deissmann (Berlin), Prof. Monod (Paris), le métropolite Herrmann, représentant le Patriarche de Constantinople, Mgr Stephan de Sofia, Mgr Denis de Varsovie, Bishop Brent, Dr Keller (Zurich), Dr Atkinson (New-York), Dr Zankow (Sofia), etc. La discussion roulait sur les grandes lignes déjà adoptées à Stockholm et qui devaient faire le sujet d'une future Conférence mondiale. — La rubrique « Vie de l'Eglise » commente la réception du message de Mgr Serge, custode du trône patriarcal, par le Synode de Sremski Karlovtsi, dont le président est le métropolite Antoine. — Enfin deux pages sur la position de l'Eglise orthodoxe polonaise en face de certains événements politiques récents.

Byzantion, II, 1925. — Citons : F. Ouspenskij, *Etudes byzantines en Russie.* — Granic, *La fondation de l'archevêché autocéphale de Justinina Prima par Justin en 535.* — P. Waltz, *Notes sur les épigrammes chrétiennes de l'Anthologie* (restitutions de thèmes iconographiques, interprétation des épigrammes de Georges Pisidès sur le siège de Constantinople de 626). H. Grégoire, *Du nouveau sur la hiérachie de la secte montaniste.* — H. Grégoiré, *Un nom mystique du Christ dans une inscription de Pisidie* (inscription cathare du IV[e] siècle).

*
* *

Semaine Religieuse (orth., en russe). — Nous sommes heureux de saluer l'apparition d'un petit bulletin, organe de l'Eglise orthodoxe russe, 29, rue des Chevaliers, à Bruxelles, communauté dirigée par le très vénéré archiprêtre Mgr Iswolski, ancien président du Saint-Synode à Saint-Pétersbourg, aidé du R. P. diacre Georges Tsébricoff. — Dans le même numéro, celui du 6 novembre, nous relevons une citation de textes touchant l'obligation pour un orthodoxe d'assister à la messe. Après avoir nommé à l'appui de sa thèse le canon 80 du sixième Concile œcuménique, l'auteur rapporte les paroles de S. Jean Chrysostome qui dit : « On croit qu'il est possible de prier chez soi au lieu d'aller à l'Eglise ! C'est une illusion. Sans doute, on peut et l'on doit prier à la maison, mais on n'y priera jamais comme on peut le faire à l'Eglise où la faible voix d'un individu s'harmonise et s'amplifie de celle de l'assistance, de celle du prêtre qui est là, priant de son pouvoir supérieur au nom de tous, du peuple des fidèles et qui fait s'élever l'offrande commune vers le trône de Dieu. » D'autres témoignages s'ajoutent à cette exhortation. Et de fait, il suffit d'entrer un dimanche, ou un jour de liturgie dans l'humble et pauvre mais si caractéristique église russe de la rue des Chevaliers, pour se rendre compte de l'éminent esprit de religion, de l'admirable piété profonde que cultive l'amour de la liturgie et l'assistance aux beaux offices qui se célèbrent dans l'Eglise orientale.

Analecta Ordinis Sancti Basilii Magni (cath. ruthène, t. II, p. 3-4). — Voici le deuxième volume de cette grande publication des Pères Basiliens. Nous y trouvons, en outre des docu-

ments qui touchent l'histoire de l'ordre des monastères et de certains Pères en vue, une synthèse vive et pleine de coloris de la vie de l'Eglise catholique orientale. — Parmi bien d'autres articles de valeur nous avons lu avec un intérêt soutenu l'étude du Dr Peszezanskago intitulée « *Praecursor Isidori, sive de Petro, Ceceri filio, metropolita Rutheno hucusque fere ignoto* ». Nous sommes étonnés que la fin de ce savant et original travail ne semble pas bien concorder avec ce qui précède : ayant dépeint la difficile situation dans laquelle se trouve l'Eglise très souffrante de la Sainte Russie, l'auteur s'attaque sans trop de raison au clergé catholique qui est connu en Galicie sous le nom de « byzantino-oriental », dont le but est de travailler pour la pureté de la spiritualité orientale. On ne voit aucune raison de ce subit « excursus » qui n'est capable que de semer la discorde. — La Bibliographie des Analecta est très richement documentée : des livres latins, russes, polonais et allemands y sont recensés. La Revue est très bien éditée et dirigée tant au point de vue extérieur qu'en ce qui concerne les matières compilées. Nous souhaitons aux RR. PP. Basiliens de continuer avec fruit leur apostolat d'information dans le domaine si peu connu de l'histoire de l'Eglise russe unie avec Rome, en ses parties nord-ouest et sud-ouest.

***

Christian East (anglic.; N° d'automne). — Cette belle revue est toujours intéressante et bien documentée. On ne peut que la recommander à tous ceux qui veulent être au courant de la vie de l'orthodoxie et des rapports qui existent entre elle et l'Anglicanisme. Le Canon Douglas, qui la dirige, est, par ses voyages en Orient autant que par les rapports familiers qu'il entretient avec la hiérarchie orthodoxe, admirablement bien placé pour être l'informateur de cet aspect du problème de l'Union des Eglises. — Dans le dernier numéro du *C. E.* le Canon Douglas, qui avait été désigné par l'archevêque de Canterbury pour représenter l'Eglise d'Angleterre à la Conférence de Lausanne, donne ses impressions dans un long article. La place nous manque pour entrer dans les détails de cette étude qui est d'autant plus intéressante qu'on se rappelle encore la part qu'a pris l'auteur aux débats, et surtout par deux fois aux délibérations qui n'ont pas pénétré dans le

grand public. Le Canon Douglas était présent à l'élaboration du memorandum présenté par les Orthodoxes — que le *Christian East* donne en entier — et la Conférence de Lausanne lui doit beaucoup.

Mentionnons encore dans la même revue une étude de Mgr l'Archevêque de Sofia, qui expose avec le zèle qu'on lui connaît les conditions fondamentales de l'unification des Eglises chrétiennes.

American Church Monthly (anglic. ; nov.). — Cette grande revue américaine, dont le but est de défendre et d'approfondir la Communion anglicane en Amérique, est une des meilleures et des plus sérieuses publications du renouveau catholicisant des Etats-Unis. Dans le présent numéro, l'Editorial prouve admirablement l'esprit de fierté et de conscience qui anime la Rédaction de l'*A. C. M.* A une accusation de restreindre la « Liberté du Protestantisme » américain par l'introduction graduelle de « tout un tas de cérémonies inutiles », comme contagion du mouvement d'Oxford et suite à ce que la dernière Convention générale a abandonné les trent-neuf articles, l'éditeur répond qu'il est heureux d'être cité, avec des confrères comme le Living Church, le Catholic Churchman et d'autres, parmi les meilleurs ouvriers du renouveau spirituel de l'Eglise. A une époque d'agitation, de matérialisme et d'immoralité, il faut aujourd'hui opposer les fondements immuables et la beauté calme et sereine de l'Eglise catholique. Une largeur remarquable de vue contrôlée par une théologie positive toute proche de la nôtre (p. 166, § 1, 2 ; p. 167) donne à ces « vues » une base solide et sympathique. — A la page 173 nous trouvons une appréciation du rôle éminent qu'a joué à la Conférence de Lausanne le Canon Dr J. A. Douglas. Cette note est suivie d'un article de C. H. Palmer sur la Conférence elle-même. Suit un long et excellent article nuancé et juste sur les « Moines d'Amay ». C'est notre ami, le Rev. T. B. Campbell, que nos lecteurs connaissent déjà bien (*Irénikon,* t. III, p. 62, 255), qui raconte sa visite au monastère. La question « Union des Eglises » commence à intéresser beaucoup nos frères d'Amérique. — Relevons encore un récit de voyage : c'est Mademoiselle Grace Fanning qui décrit le quatrième pèlerinage anglo-catholique à Jérusalem. Peint avec beaucoup de coloris, ce récit nous permet

d'entrer dans l'âme des pieux pèlerins qui, sous la conduite du Rev. Wittingham visitèrent le Patriarche d'Alexandrie, l'Egypte et la Terre Sainte.

Theology (anglic. modéré ; oct.). — « Quelques notes sur la controverse romaine » de J. P. Whitney sont fort bien approfondies et constatent très à propos que beaucoup de nos difficultés proviennent d'ignorances mutuelles, que seule l'étude de l'histoire et de la psychologie arriverait à vaincre. Il faut, croyons-nous, prendre l'enseignement authentique de l'Eglise et non pas tel ou tel commentaire présenté subjectivement. L'auteur croit (p. 213, en bas) qu'à l'avenir la concentration de l'apologétique sera faite sur le terrain de la « continuité ». — A. E. Burn donne ses impressions rétrospectives sur la Conférence de Lausanne : « Toutes les Eglises chrétiennes étaient assemblées sauf celle de Rome. Il était impossible que l'Eglise de Rome soit représentée ; ceci ne veut nullement dire que Rome ne s'intéressait pas à la Conférence, particulièrement dans ses penseurs les plus larges et qui voient le plus loin. La chose importante est que l'on s'est souvenu de Rome... D'ailleurs, la Conférence n'avait pas été convoquée pour discuter les problèmes de Réunion mais d'examiner — comme disait le bishop de Bombay — la Vérité. Nous désirions cette recherche parce qu'elle doit nous montrer l'Union de l'Eglise du Christ. »

Messenger of the Catholic League (anglic.; déc.). — Voici le calendrier des événements religieux que publie cette Ligue anglicane : Le 7 novembre, Fête patronale de la « Confraternité des Prêtres du Très Précieux Sang » : messe solennelle votive de S. Charles Borromée à l'église de Saint-Magnus le Martyr à Londres. Le 19, messe solennelle de Requiem pour les membres défunts de la Ligue. Le 8 décembre, solennité de l'Immaculée-Conception : fête de la confrérie de « Salve Regina », grand'messe et procession. Le 15 décembre, messe de réparation pour faux enseignement doctrinal. Janvier 18-25, Octave de prières pour l'Union des Eglises. Dans le *Bulletin* nous remarquons encore les dispositions prises pour assurer le « rosaire vivant de Notre-Dame ».

Quelle que puisse être la situation canonique des membres de cette Ligue anglicane, il est incontestable que le travail

qui se fait par son intermédiaire constitue une augmentation sensible d'hommages à Dieu. Nous y découvrons un souci évident de Lui être agréable et de faire sa volonté telle qu'elle se manifeste à eux. Sans l'ombre de doute, cette bonne volonté ne laisse pas insensible le Père commun des fidèles chrétiens baptisés en Son nom.

Monsieur le curé de Saint-Magnus the Martyr est l'âme et la cheville ouvrière de la « Ligue catholique » et de toute l'activité qui gravite autour d'elle ; il est en même temps un des plus brillants esprits que compte l'Anglicanisme moderne et l'homme le plus dévoué à la propagation de l'idéal catholique parmi la population de cet affairé coin de Londres. Le savant et l'apôtre mérite au même titre tout notre respect et toute notre admiration.

*
* *

Bayerische Volkszeitung (cath. ; 2 nov.) publie un article sur les « Moines de l'Union ». L'auteur, le R. P. Schmitz, S. J., l'apôtre de toutes les larges idées catholiques, expose ce qui est neuf dans la nouvelle fondation monastique, tant au point de vue de l'esprit qu'en ce qui regarde l'organisation des couvents. Le P. Schmitz a si bien trouvé les points essentiels de l'œuvre, il les expose d'une façon si captivante que le lendemain soixante et un journaux allemands ont reproduit cette étude : ce qui prouve le grand intérêt qu'on prend partout aux questions d'Union des Eglises.

*
* *

Stoudion (cath. ; oct.). — Nous extrayons de cette excellente revue des passages du commentaire lumineux et nuancé sur la décision récente du Saint Office concernant la participation de catholiques aux congrès protestants (A. A. S. XIX [1927], p. 278).

Pour comprendre la portée de ce grave document et afin d'en mieux préciser le sens, il est bon de se reporter aux circonstances historiques auxquelles il y est fait allusion.

A la suite du grand mouvement d'idées qui se produisit en Angleterre à partir de l'année 1833 et qui est appelé *Mouvement d'Oxford,* du nom de la célèbre Université, qui en fut

le centre, deux tendances se manifestèrent au sein de l'Anglicanisme. Les uns, dont le chef était John Henry Newman, l'un des initiateurs du mouvement et son plus brillant représentant, comprenant à la longue la fausseté de leur position firent adhésion au catholicisme romain. D'autres, tout aussi persuadés de ramener l'Eglise d'Angleterre à des conceptions dogmatiques et à des pratiques rituelles plus en harmonie avec la tradition ancienne du christianisme, ne purent se résoudre au pas décisif. Ils imaginèrent un moyen pratique : à leurs yeux, l'Eglise anglicane, l'Eglise orthodoxe orientale et l'Eglise catholique romaine étaient « trois branches » de la même Eglise chrétienne, séparées par des malentendus regrettables que chacun devait s'efforcer de faire disparaître tout en restant dans sa propre confession.

Le porte-parole de cette école fut un homme éminent par sa piété et par sa science, Edward Bouveric Pusey. Aujourd'hui encore certains tenants de ce que l'on appelle l'Anglo-catholicisme ne professent pas une autre théorie. Avec des nuances diverses, beaucoup d'Anglicans, d'une bonne foi incontestable partagent ces idées et s'occupent activement de l'Union avec celle des deux autres branches qui leur semble la plus disposée à admettre leurs conceptions : l'Eglise orthodoxe orientale. Longtemps regardée comme impossible, cette union paraît entrer de plus en plus dans la voie de la réalisation... Dès 1850, du côté catholique, Ambroise Philipps de Lisle fut le grand promoteur de cette idée. Croyant très proche la réunion en corps de toute l'Eglise anglicane à l'Eglise romaine, il adressa en mai 1857 une longue lettre au cardinal Barnabé, Préfet de la Propagande, pour lui faire partager ses espérances que les événements devaient réduire à l'état de généreuse illusion. Le cardinal se borna à exprimer très prudemment sa satisfaction d'une semblable nouvelle. Interprétant cette réponse comme une approbation, Ambroise Ph. de Lisle rédigea, d'accord avec un clergyman anglican, le Dr F. G. Lee, les statuts d'une *Association for the promotion of the Union of Christendom,* dont devaient faire partie à la fois des catholiques et des anglicans. Les critiques ne manquèrent pas : on releva à la fois erreurs dogmatiques et illusions. Certains allèrent même jusqu'à suspecter la bonne foi de Philipps de Lisle. Alors que Newman se montrait plus conciliant, tout en ne dissimulant pas sa façon de penser nettement opposée,

deux autres personnalités déjà éminentes du catholicisme anglais, le Dr W. G. Ward et Edward Manning, le futur cardinal, mirent en garde le Saint-Siège contre les théories de Philipps de Lisle et de Lee et ils le firent avec la roideur qui formait le fond de leur caractère. Le cardinal Wiseman lui-même, chef de la hiérachie catholique en Angleterre, appuya leurs démarches autant par conviction personnelle que pour éviter d'être compromis par un usage imprudent que les promoteurs de la réunion faisaient d'un de ses écrits antérieurs.

L'Association ne se borna pas à être une union de prières. Elle avait un organe « *The Union Review* » où quelques prêtres catholiques émettaient des opinions dangereuses et allaient jusqu'à réclamer contre certaines lois disciplinaires qui les gênaient ; entre autres celle du célibat. Il en dirent tant qu'en avril 1864 l'épiscopat anglais dans son ensemble, le cardinal Wiseman en tête, dénoncèrent l'Association à Rome.

Le Saint-Siège était alors vivement préoccupé de tout ce qui sentait le libéralisme religieux et il allait le condamner par la publication de l'Encyclique *Quanta Cura* et du *Syllabus*. Une lettre du Saint Office en date du 16 septembre 1864 adressée aux évêques anglais, mit en lumière le fondement dogmatique ruineux des théories de l'Association et interdit aux catholiques d'en faire partie (A. A. S. XI (1919), p. 310-312).

Cent quatre-vingt dix-huit « unionistes » anglicans, tous clergymen, rédigèrent alors une lettre explicative et l'envoyèrent au cardinal Patrizi, secrétaire du Saint Office. Ils essayèrent de justifier leur point de vue dogmatique par une distinction entre le *fait* et le *droit* et déclarèrent ne pas assumer la responsabilité des opinions particulières émises dans l'*Union Review*. En même temps ils mirent en relief leurs efforts pour arriver à établir un jour l'Unité. Philipps de Lisle intervint auprès du cardinal Wiseman et demanda pour ne pas décourager les bonnes volontés évidentes un nouvel examen de l'affaire. Wiseman mourut le 15 février 1865 sans s'être décidé à présenter lui-même à Rome l'adresse des cent quatre-vingt dix-huit clergymen.

Son successeur sur le siège de Westminster, Manning, insista à Rome pour une nouvelle déclaration de principes très nette, apte à dissiper des illusions. Elle fut publiée en 1865 sous forme de lettre au cardinal Patrizi. « A certains pusyistes

anglicans ». Pie IX avait veillé lui-même à ce que le ton en fut suffisamment paternel : la nouvelle lettre traite particulièrement la question du fait et du droit dans la position dogmatique prise par les signataires, mais explique et maintient la condamnation portée contre l'Association. Manning aurait désiré quelque chose d'encore plus énergique. Dans une lettre pastorale du 6 janvier 1866, il commente longuement la réponse du Saint Office en y mettant toutes les précisions possibles.

L'Association subsista, mais elle ne fut plus composée que d'anglicans. Elle se transforma un peu plus tard et entreprit de résoudre pratiquement un des grands obstacles à la réunion : l'invalidité des ordres soupçonnée alors par beaucoup soit orthodoxes, soit anglicans. Par l'intermédiaire de prélats orthodoxes, beaucoup d'ordinations furent peu à peu revalidées sinon régularisées.

Une société analogue se forma à Londres après la guerre sous le même vocable et dans le même but. Le Saint Office interpellé déclara le 2 juillet 1919 que la participation des catholiques aux congrès unionistes convoqués par des non catholiques était interdite...

Reste à préciser la portée de la défense renouvelée par le Saint Office.

Il n'est pas indifférent que des catholiques soient préservés du péril qui les attendrait si on les laissait libres de prendre part individuellement à des assemblées de ce genre. Tout le monde n'est pas à même de s'occuper de questions dogmatiques qui requièrent une préparation spéciale, et malheureusement trop de catholiques ignorent la façon de défendre leur foi. C'est tellement vrai que dans plusieurs grands diocèses il est interdit à tout le clergé de prendre part à des controverses publiques et contradictoires sans l'autorisation de l'évêque, ou de sa délégation expresse. Rien que de ce chef la prohibition du Saint Office est éminemment sage.

Ne serait-il pas avantageux cependant que, dans des congrès de ce genre la doctrine catholique eût quelques représentants dûment qualifiés, ne fût-ce que pour fournir des explications qui pourraient lui être demandées ? Pour tout le reste, ils s'en tiendraient au rôle d'observateurs. C'est certain que les dissidents connaissent souvent peu la doctrine catholique, absolument comme l'ensemble des catholiques ignore par exem-

ple la doctrine orthodoxe. L'objection a sa valeur... mais la prohibition n'en subsiste pas moins. Si jamais l'autorité juge bon d'en dispenser dans des cas particuliers et pour des personnes déterminées, elle saura le faire. Il ne nous appartient pas de prévenir ses décisions. Le Saint Office pose un principe général : la participation des catholiques aux congrès convoqués par des non catholiques est défendue.

Cette décision n'interdit pas cependant des conférences *privées* dans le genre des « Conversations de Malines ». Le cas n'est pas du tout le même. Des contacts de ce genre entre membres de deux Eglises ne peuvent être que très utiles et il est à souhaiter qu'ils se multiplient.

Tout en reconnaissant la sagesse et l'opportunité de la réponse du Saint Office, il ne faudrait pas lui faire dire ce qu'il ne dit pas.

Revue Catholique des Idées et des Faits (2 sept). — Jacques Maritain, « *Dieu premier servi* ». Dans cet article Maritain condamne comme une erreur mortelle la confusion de latinisme et Eglise catholique — occidentalisme et catholicisme — c'est-à-dire la cause universelle de l'Eglise avec la cause particulière d'une génération. — Parlant de toutes les vertus de l'Occident conservées dans le catholicisme, le sympathique auteur ajoute : « La foi surnaturelle est indépendante en elle-même de tous les trésors de la raison. Mais pour se conserver et se répandre parmi les hommes elle doit se servir d'eux. A cause de l'infinité naturelle de la raison, qui n'a pas les divines garanties de l'intégrité et de l'adhésion propres à la foi, il se peut bien que des virtualités importantes de la sagesse rationnelle philosophique et théologique soient restées masquées ou insuffisamment développées dans la pensée de l'Occident. *Nous avons beaucoup à recevoir à ce point de vue de nos frères slaves* et des spiritualités authentiquement chrétiennes qui malgré la séparation savent encore faire germer des saints. » Quelle grande tâche en effet que d'universaliser nos pensées et nos actes, les purifiant de tout sauf de la grande inspiration œcuménique de l'Eglise ; de tels hommes, dit Maritain, « l'amour les fera universels par grâce comme Dieu. C'est par nature, et il dilatera leurs intelligences à la mesure des intentions divines.

La Cité chrétienne (cath. ; 5 nov.). — Cette excellente revue, dirigée par M. l'Abbé J. Leclercq, vient de terminer sa première année d'existence. Il est consolant de voir quel excellent travail a déjà été fait par notre estimé confrère. Approfondir les connaissances catholiques et élargir le champ de la vision, tel est le but que se propose la Direction. Et cet apostolat de haute vulgarisation est fait avec tant de sagesse et dans un esprit si admirable que l'on ne s'étonne pas de l'ascension rapide qu'a faite la *C. C.* dans la faveur d'un public qui se soucie de lire autre chose que des niaiseries. Abstraction faite d'un ou deux articles qui étaient moins heureux, cette belle revue ne publie rien qui ne vaille vraiment la peine d'être lu. — Toute nos félicitations et vœux pour l'avenir. — Signalons dans un récent numéro « Une initiative intéressante en Hollande » : l'essai fait par Mgr Callier, évêque de Haarlem, de faire collaborer davantage clergé et laïcs. Une organisation créée dans cette intention propose un haut idéal et supplée à une lacune qui s'est fait sentir partout où il y a un si grand manque de prêtres.

Lettres (cath. ; nov.). — Programme de la Semaine des Ecrivains Catholiques, VIe Session (5-11 déc. 1927). Après avoir donné les cinq points qui établissent l'esprit dans lequel veut travailler la Semaine, tels qu'ils ont été arrêté par le Bureau du Comité d'Organisation, M. Gaëtan Bernonville, l'âme de ces hautes assemblées, rend hommage à Mgr Beaudrillart, Mgr Beaupin et au R. P. de la Brière, qui, par leur compétence et sympathique collaboration, ont fait de cette série de semaines un foyer de réelle influence catholique. « La Semaine des Ecrivains catholiques n'est pas une chapelle étroite, un groupe fermé ; elle est un carrefour largement ouvert à toutes les bonnes volontés et à toutes les compétences, un lieu de rencontre fraternelle, une délibération annuelle où l'on cherche les moyens pratiques de mener avec des guides sûrs ce travail d'ensemble pour le plus grand bien de l'Union catholique. » Le sujet général de la semaine est : « Notre renaissance intellectuelle catholique ». Lundi, séance générale avec allocution de Mgr Batiffol. Mardi, 6 décembre, à la grande salle de l'Institut catholique, sujet : Le Problème de l'Union des Eglises », R. P. dom Lambert Beauduin, O. S. B. parlera de l'Orthodoxie. Impossible d'énumérer tous les sujets... Le

dimanche 11 décembre, séance de clôture sous la présidence effective de S. Em. le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

Revue Apologétique (cath.; juillet) publie le rapport présenté en juillet au Congrès Eucharistique National à Lyon, par le R. P. Bessières, « *Sacerdoce et Sacrifice* ». — Un chapitre suivant est consacré au « Renouveau Catholique ». Cette étude est provoquée par la lecture du récent livre de M. l'abbé Calvet, il est plein de suggestives pensées. La rubrique « Informations » parle de dom Silvio Vismara, moine bénédictin qui, dans la *Rivista del Clero Italiano* avait écrit un article sur « *Le Saint Père et l'Union des Eglises* » ; nous sommes heureux de constater que l'esprit et parfois les textes mêmes paraissant dans *Irénikon* y sont fidèlement reproduits. C'est un signe encourageant que de voir cette mentalité nouvelle trouver de la sympathie et répandre les idées de notre apostolat.

« Si l'œuvre de réunion a échoué tant de fois, cela tient pour une large mesure à ce que les partis s'ignoraient... S'il y a des deux côtés des préjugés, il faut qu'ils tombent... Chez les catholiques, il manque parfois de la charité fraternelle parce que la connaissance fait défaut... »

Dans la « Petite Correspondance » nous avons remarqué la question suivante : « Au prone de la grand'messe dans beaucoup de paroisses on fait en langue vulgaire la lecture de l'Evangile. Le célébrant qui a ce moment-là est assis à la banquette doit-il se lever ou se contenter de se découvrir ? » La réponse vient de M. Paris : « La discipline antique, fidèlement gardée par la piété orthodoxe et la tradition populaire slave, exige de juste raison une vénération profonde et un respect absolu du Saint Livre de l'Evangile. Il est hors de doute que les Latins ont à prendre exemple non seulement chez les orthodoxes, mais aussi chez les anglo-catholiques ; dans la liturgie de l'Orient entier, le prêtre, quand s'ébranle la procession de l'Evangile, avertit le peuple : « La Sagesse, debout ! ». — La *Revue des Revues* parle avec sympathie de l'admriable article que nous avons signalé : le P. Bourgeois, « *Chez les Paysans de la Podlachie* ». *Etudes,* du 5 juin.

Le Numéro d'août débute par un article de M. Masure sur « *Les origines du dogme chrétien : le Sacrifice de l'Eucharistie* ». Les anciens avaient bien de la chance : plus proches

des origines, plus près des choses aussi, ils communiaient à la réalité avec une passion d'intelligence qui ne se possède plus. Nos manuels modernes, à force de devenir clairs et commodes, finissaient par vider de leur plénitude les vénérables formules qui montaient aux lèvres des vieux maîtres toutes gorgées d'expériences quotidiennes, toutes chaudes de familiarités vécues. Ces pensées antiques et éternelles gisent aujourd'hui, couchées en tableaux synoptiques comme des fleurs deséchées en un herbier de musée. On voudrait échapper à ces images mortes, contemplées derrière des vitrines, oublier ces étiquettes trop bien calligraphiées, s'enfuir de ces galeries où règne le chauffage central et partir dans la montagne au fil des torrents, retrouver ces mêmes fleurs, mais colorées de leur sève, dans toute la ferveur de leur haleines et de leurs leur sève, face à face avec le soleil qui les couve. » Ces constatations si vraies prennent une signification tout à fait consolante quand on les envisage au point de vue de l'Union des Eglises. Sur le terrain ancien et traditionnel les possibilités d'union entre Orthodoxes et Anglicans sont en effet très grandes. Il suffirait que nos frères ne prennent pas pour essentiel dans le catholicisme ce qui n'est que contingent ; de notre côté, nous pourrions avec avantage reprendre à l'antiquité sa profonde piété patristique, symbolique et scripturaire si admirablement conservées par nos frères orthodoxes. — Dans une intéressante compilation Jean Guitton parle du « *Nouveau Prayer Book* ». Ce sont des extraits de la célèbre lettre de Lord Halifax au *Church Times* (t. VII, 1927, p. 4). Le nouveau Prayer Book sanctionne certains points du programme anglo-catholique, mais il introduit des modifications regrettables. — Dans la « Revue des Revues » se trouvent de longs extraits de l'*Irénikon.*

Etudes (cath.; 20 juillet). — J. Lebreton, « *La défense de l'Occident* », à propos du livre d'Henri Massis : article soulignant les qualités incontestables de l'étude de M. Massis, mais aussi les réserves qu'il appelle; parmi celles-ci: « Se garder de ne voir dans l'Orient que ses superstitions et ses chimères, et de ne voir dans l'Eglise qu'une force occidentale. » L'Eglise a la mission d'unir tous les peuples sans l'appui de la civilisation méditerranéenne, par la seule vertu du christianisme. L'auteur étudie la question brûlante et très discutée, à savoir, si

l'empire romain et la civilisation hellénique ont été obstacle ou préparation providentielle à l'avancement de l'Evangile. « La vérité est que la culture greco-latine est œuvre humaine mélangée de bien et de mal, qui a parfois servi l'Evangile et qui l'a souvent combattu. Conclusions : 1) Si de nos jours l'Eglise apparaît comme étant surtout occidentale et latine — par suite de séparations successives — ce n'est pas là un gain et l'Eglise s'efforce de ramener à elle tous ses enfants. 2) L'Eglise catholique vivifiera toutes les nations de l'humanité, elle ne leur imposera pas le moule uniforme de la « *civilisation occidentale* ». 3) Le très grave *avertissement* de l'heure présente montre surtout à l'Europe la conscience de sa vocation chrétienne.

(5 août). C. Bourgeois, « *L'Héritage de Gengis-Khan* », les « *Eurasiens* ». Il semble qu'au cours de son histoire la Russie n'ait jamais pu décider si elle appartenait à l'Europe ou à l'sie. Les diverses cultures orientales et occidentales l'ont à l'Asie. Les diverses cultures orientales et occidentales l'ont empire de Chine, avec son attirance mystique, ou l'Occident avec sa civilisation brillante : lequel des deux l'emportera ? Voilà le problème que pose l'auteur. Nos lecteurs savent toute l'importance qu'a cette question non seulement pour les Russes, mais surtout au point de vue international. Il est intéressant de souligner, le P. Bourgeois le fait avec maîtrise, que le jeune mouvement des eurasiens prit naissance en 1921 en Bulgarie et groupe des écrivains de talent comme L. Karsavine, le prince N. Troubletkoi, Savitzki, Florovski. Historiquement, il se ralie, pour bien des idées, au courant des « slavophiles » du siècle dernier en ce qu'il s'opposait aux « Occidentaux ». Les Eurasiens sont aussi apparentés au bolchevisme. M. Berdjaef disait encore récemment que parmi tous les systèmes constitués depuis le cataclysme de la Russie, l'Eurasisme est la seule idéologie qui ait su tenir compte des faits et de la révolution : il représente une mentalité de jeunes qui ont appris quelque chose et qui ont su oublier. Les Eurasiens cherchent leur point d'appui dans le monde mongol, tout comme on voit à Moscou s'organiser des cours de chinois et les jeunes bolcheviks, qui n'ont pas cette espèce de dédain qui caractérise trop souvent l'Européen, se forme et s'en va offrir ses services à titre individuel à la Chine... Aujourd'hui, c'est incontestable, l'Asie se réveille, ses peuples

vont bientôt rentrer dans le torrent de l'histoire mondiale... Comment les recevrons-nous ? — Nos lecteurs trouveront dans cet article du P. Bourgeois de très intéressants enseignements sur une mentalité à peu près inconnue en Occident. On peut lire aussi dans *Irénikon*, t. II (collection), p. 15, et tome III, p. 95, 110. — La chronique du mouvement religieux contient une étude suggestive du R. P. de la Brière sur « *Le Catholicisme et son action internationale* », mise au point fort utile à notre époque où se développent tant de chauvinismes nationaux et particularistes. L'idée catholique c'est au contraire une synthèse de toutes les individualités : non point uniformité certes, mais union dans le Christ.

Annuaire de la Société des Etudes byzantines, III, 1926. — Citons : F. Koukoules, *Usages relatifs au mariage chez les Byzantins.* — Dyouvouniotis, *La participation de S. Epiphane à la condamnation de S. Jean Chrysostome.* — M. Gouda, *Documents byzantins de Vatopédi au Mont-Athos* (règlements des contestations entre les monastères de Vatopédi et de Philadelphos). — Syngopoulos, *Icône de la Vierge Hodigitria* (au monastère de Saint-Nicolas, à Salonique, serait une œuvre de M. Panselinos). — Banescu, *Un récit en grec vulgaire de la construction de Sainte-Sophie* (composé en 1619). — Sotériou, *La Sainte Trinité de Kranidi* (petite église d'Argolide, datée par une inscription de 1245). — A. Papadopoulos, *Exorcismes et exorcistes.* — A. Orlando, *Nouvelles découvertes à Saint-Titus de Cortyne* (sculptures provenant d'une église du VI[e] siècle).

---

5. Bibliographie.

von Hügel (Baron Friedrich), *Selected Letters, 1896-1924. Edited, with a memoir by Holland.* Londres, Bent, 1927, 21 sh.

Pour celui qui étudie les problèmes d'Unité chrétienne, la publication des lettres de Friedrich von Hügel pose des questions qui touchent aux nerfs secrets et vitaux de son zèle. Hüguel écrivait en anglais bien peu gracieux. Gauches et incessantes qualifications ; constructions qui se compliquent pusqu'à l'inintelligibilité ; absurdes parcelles d'argot jetées dans de solennelles phrases d'une façon inattendue et nonchalante ; efforts humoristiques auxquels le sel autant que le bon goût fait défaut (il nous dit, par exemple, de prendre sainte Monique non pas comme une nasse à écrevisse, mais comme un tremplin !) — tout cela rappelle constamment qu'il s'agit d'un homme qui préférait des ténèbres problématiques à une beauté variée mais harmonieuse. Si jamais Hügel exprima convenablement une belle pensée, ce fut bien rare ; on est continuellement distrait du sujet qui le passionne, par la laide pesanteur de son style. Et cependant, parmi les catholiques d'Angleterre qui écrivaient comme représentatifs de l'Eglise, c'est lui qui plaisait le plus à ceux qui en sont séparés. On sent le besoin d'explication.

D'abord, sans doute, ses constantes critiques de la Curie faisaient plaisir à ces petits esprits qui parlaient avec assurance de la « vaine arrogance du dogmatisme papal », sans se demander ce qu'ils voulaient dire, ou quels exemples ils pourraient donner. En second lieu, son manque de sympathie pour la scholastique plaisait à ceux qui ne l'avaient pas étudiée. Il trouvait, comme eux, que S. Thomas d'Aquin, tout en étant génial dans son genre, ne fut qu'un intellectuel « à définitions » : il ne recherchait jamais ses relations avec Aristote et Platon, et, par eux, avec toute la substance de la pensée orientale — car S. Thomas, loin d'être un ultra-latin, défend les mondes de la raison et de l'esprit contre cette tendance de l'Occident moderne qui voit dans le bien-être matériel la suprême moralité. Ceci n'étant pas reconnu en Angleterre, il était certainement en faveur d'Hügel de ne pas le mentionner. Et en même temps il aimait affirmer la supériorité du catholicisme médiéval sur celui de la Contre-Réforme, insinuant par là l'idée attrayante que la Rome d'aujourd'hui est pire que celle du haut Moyen Age. De plus, il était très enthousiaste des positions extrêmes de la haute critique, et du zèle des jeunes modernistes. Tout cela contribua à faire croire que c'était un théologien et penseur profond, destiné à rompre avec Rome.

Si cette sécession avait eu lieu, son influence serait devenue désormais de peu d'importance. Mais la chose remarquable, c'est qu'il restait catholique très fervent. Et c'est ainsi que nous arrivons au vrai fondement de son influence, distinct de tous ces facteurs secondaires. Il se rendait compte que bien des catholiques s'occupaient des rouages d'un système ecclésiastique beaucoup plus que du bien à faire autour d'eux ; ils ressemblaient

aux pharisiens réprouvés par Notre-Seigneur. Mais il ne leur disait pas : « Soyez plus pratiques » ; cela aurait été banal. Il disait : « Soyez plus intellectuels », et surtout : « Soyez plus mystiques ». Cet amateur d'études modernes était vraiment pénétré du fait que Dieu est tout en tout, que l'objet suprême du cœur et de l'esprit dans le monde immédiat n'est ni le monde lui-même ni aucune des choses qui s'y trouvent, mais la Puissance transcendante qui le soutient. *Quid ut Deus ?* — voilà la question que Hügel avait constamment dans sa pensée. Fraîche et élevée, sa mystique fut pour l'Angleterre une inspiration, d'autant plus agréable que lui se trouvait loin de la Curie. Et, plus intéressant encore, il était quand même mystique *catholique ;* car le catholicisme a au fond une fascination (d'ordre sinistre, dira-t-il peut-être) pour l'anglican. C'est là le mystère, la tradition de la science de l'âme, l'immense trésor d'expérience accumulé par saints et pécheurs, d'où Hügel tirait cette force qui le fit tressaillir en la décrivant, comme une feuille tressaille dans l'ouragan. Telle est la personnalité qui parle intimement dans ce recueil de lettres, telle est la personne décrite à la perfection et avec tant de révérence dans la *memoir* de Bernard Holland.

Ces lettres donc, tout en étant moins précieuses que les deux volumes d'essais et des discours parus il y a quelques années, valent la peine d'être lues. Elles sont l'effort d'un esprit sincère pour être utile à diverses personnes, soit en dehors de l'Eglise, soit tentées de l'abandonner. Dans chaque cas, la sympathie et la foi se trouvaient en lutte ; et chaque fois elles s'unirent finalement pour engendrer un sage conseil, qui fut souvent original par surcoît.

Et ceux qui s'occupent des questions d'Union, que peuvent-il apprendre de cette correspondance ? D'abord, ils apprennent que les préjugés, étant choses profondes, peuvent être abattus seulement en démontrant la liberté et l'individualité inattendues de l'homme catholique ; en deuxième lieu, que la mystique et les ajustements intellectuels ont plus d'attrait que l'assertion dogmatique, ou même l'ordre large et sublime du système de dogme ; troisièmement, que peu d'Anglais aiment les systèmes quels qu'ils soient, il leur faut seulement des considérations décousues ; puis finalement, que le catholicisme aura plus d'attrait en Angleterre et en Allemagne s'il souligne son unité avec la pensée orientale, plutôt que d'étaler la clarté de l'esprit latin. Et ceci, malgré le fait que la mentalité de ces pays est en réalité plus loin de l'âme orientale que ne l'est l'esprit latin ; n'oublions pas que Hügel a intéressé les Anglais, et Keyserling les Allemands, plus que ne le pouvait Léon XIII. La discipline scholastique les ennuie ; cependant il leur faut l'activité mentale, et ils ont soif de mystique. Ils trouvaient en Hügel un aimant catholique, semblable à celui découvert en Paracelse, et même en Lao-tse, par Frau Spann Rheinsch. Mercier et Janvier ne donnent pas ce que donne Otto et Heiler. Hügel est entre ces deux pôles, et il faut reconnaître son importance. Sa sympathie sincère offrait du miel de cette ruche de vérité surnaturelle, dont ils n'avaient osé s'approcher de peur d'être piqués.

R. S. GORDON-GEORGE.

Walter (R. de), traduction de *Une Vie de Pèlerin Russe* (en allemand). Berlin, Petropolis Verlag, 1925, 180 pages.

En russe le titre complet de ce livre était : « Rapport sincère fait par un pèlerin à son confesseur ».

Le nom de l'auteur de ce récit est inconnu, mais dans la Préface nous apprenons que le Père Païssij du monastère Saint-Michel l'Archange a écrit ce rapport en se basant sur des faits appris d'un staretz : celui-ci habitait un des célèbres monastères du saint Mont-Athos ; mais il est certain que le staretz et le pèlerin ne sont pas synonymes.

L'histoire racontée dans ce livre est celle d'un paysan russe sachant un peu lire et écrire, homme pieux et qui s'employa toute sa vie à apprendre cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi. » Fait insignifiant en apparence, mais combien n'est-il pas difficile de dire pareille supplique non des lèvres seules, non par la raison, mais de la simplicité profonde d'un cœur croyant.

Le « journal ascétique » d'un homme pareil, d'un de ces « pauvres d'esprit » dont parla Jésus-Christ dans les Béatitudes, que c'est délicieux de le lire !

On peut être très reconnaissant au sympathique traducteur de s'être acquis un insigne mérite en présentant pareil document devant les lecteurs occidentaux. La lecture de ce livre fera un bien incalculable à ceux qui veulent comprendre nos frères orthodoxes : elle abattra bien des préjugés et introduira dans ce monde de spiritualité fascinante qui est à peu près totalement inconnu à l'Occident, spiritualité originale, spontanée, toute d'antiquité chrétienne, pleine de l'esprit des « Pères », de la vie monastique primitve, profondément mystique.

Le présent livre peut servir d'introduction à la « Philokalia » (qui attend toujours son traducteur) et qui donne des renseignements si hautement significatifs du Monachisme oriental.

D. Michel Schwarz.

The Deposited Prayer Book (auteurs divers). London, Ed. Philipp Allan, 1921, 3/6.

A la dernière heure des controverses sur le Prayer Book, ce petit livre vien renforcer l'opposition anglo-catholique. Les diverses assemblées de l'Eglise anglicane ayant donné leur approbation, le nouveau P. B. doit maintenant passer au Parlement avant de devenir loi. Il y a très peu de chance que le P. B. ne soit pas accepté, mais les anglo-catholiques ne manquent pas de courage et affirment hautement leur point de vue.

L'attachement des collaborateurs à la tradition de l'Occident, tant en matière de foi qu'en matière de « pratique » est significative. Ainsi le Dr Stone, savant bien connu, ne veut point réserver et administrer la communion sous les deux espèces. Il ne tolère pas la défense des évêques d'adorer la Réserve et de la porter processionnellement. Le Dr Sparrow-Simpson regrette l'introduction de l'épiclèse dans la liturgie anglicane, comme étant un abandon et de la liturgie primitive et de la tradition occidentale.

Les mêmes auteurs — les plus intéressants du recueil — ont chacun

un autre article, le premier sur l'élection des évêques, le second sur les synodes provinciaux. Si les propositions du Dr Stone étaient mises en pratique, on ne verrait plus d'évêques choisis par l'Etat devenir une vraie pierre de scandale. La séparation de l'Eglise et de l'Etat serait, d'après eux profitable. Dans cette hypothèse, on n'aurait plus besoin de déclarer que les synodes d'Angleterre n'ont pas une autorité catholique. Si l'Eglise était libre, elle deviendrait catholique, elle proclamerait la vérité universelle.

Nous félicitons les auteurs de la sincérité et de l'érudition dont témoigne chaque page de leur livre. D. A. B.

Simpson, J. G., D. D., *Catholic Evangelicanism.* London, Ed. the Faith Press, 1972, 3/6.

Tandis que c'est le catholicisme qui est évangélique, l'auteur, lui, s'efforce de démontrer que l'évangélicanisme serait catholique. Le Dr Simpson a gâté notre bonne impression du début en disant que S. Ignace d'Antioche « avait une compréhension inférieure du christianisme ». Un anglican qui s'écarte ainsi des Pères de l'Eglise tombera probablement dans l'individualisme. Voilà pourquoi notre auteur interprète mal la doctrine de S. Paul sur l'Eglise. Il ne voit pas que dans celle-ci est le Christ notre contemporain, et que par ses sacrements Il nous communique sa vie. Il parle des membres du corps, mais il ne voit pas que c'est la tête qui les anime. Comment pourrait-il parler avec compréhension de l'Eglise, si les sacrements qu'elle dispense n'ont pour lui qu'une valeur éthique ? Il nie l'*opus operatum*. Et ainsi nous tombons dans le pélagianisme, le pire individualisme — la triste fosse de l'introspection et du « volontarisme ».

La lecture de certains chapitres est rafraîchissante. L'auteur décrit avec imagination la personnalité de S. Paul. Les conséquences du radicalisme de « ni masculin ni féminin dans le Christ », sont étudiées en considération du rôle de la femme moderne. Mais ce qui nous a plû surtout, c'est l'affirmation que nous devons approcher le Christ dans son Incarnation, et non pas dans des envolées métaphysiques. *Verbum caro factum est* — c'est l'œuvre du Christ parmi nous qui est la *ratio cognoscendi* — le moyen de connaître — de tout chrétien. D. A. B.

Mission Catholique Universitaire, *Autriche-Bulgarie.* Août-Septembre, Paris, Ed. de la Revue des Jeunes, 1927.

La mission de cette « ambassade de jeunes », comme M. Georges Goya l'appelle, est de prendre le large, d'éviter une conception trop nationale et égocentrique, « placer son pays dans l'Europe et non l'Europe autour de son pays ». Cette initiative excellente des jeunes intellectuels, élèves des grandes écoles de Paris, nous paraît significative pour notre temps avec ses conceptions universelles et unionistes. La *M. C. U.* l'a senti elle-même et se félicite d'avoir pu pénétrer dans l'âme d'autres peuples qui n'ont que le seul défaut de ne pas être comme nous.

Mais ce qui a constitué un but essentiel à la Mission, c'est mettre en œuvre la parole du Christ sur l'Unité de l'Eglise. Pour ce faire, il faut étudier l'Eglise orthodoxe — puisque bien des préjugés circulent sur son compte — on doit essayer de saisir l'essentiel des rapports entre Latins et Orientaux. Autant de questions capitales pour résoudre le problème qui est, on en conviendra, un des plus essentiels pour un chrétien soucieux de la catholicité de sa foi.

Le programme d'action de la Mission Catholique Universitaire peut se résumer en ceci : « Apprendre à se connaître d'abord — initier les orthodoxes à la mentalité catholique — s'initier aux rites orientaux, à la valeur de la liturgie et de la mystique slave. »

Reçu au mieux par le Patriarche de Roumanie, S. B. Mgr Miron Cristea, et au Saint Synode de Bulgarie par Mgr Clément qui remplace le métropolite Stéphane absent, la Mission rendit visite à Mgr Angelo Roncalli, Visiteur apostolique à Sofia, qui leur parla en ces termes :

« C'est avec un plaisir manifeste que je vois la jeunesse française s'intéresser à la Réunion des Eglises séparées. Que ces professeurs et ces étudiants viennent ici et que leurs pas soient bénis ; ils entrent pleinement dans la pensée du Saint Père, et leur charitable intention est d'étudier sur place les choses et les gens : c'est la seule méthode efficace : obtenir par la charité un rapprochement des cœurs et des âmes. »

Magnifique apostolat que celui qu'ont entrepris les jeunes sous la conduite de l'abbé Botinelli et de l'aumônier général des scouts de France, M. le chanoine Cornette.

D. André de Lilienfeld.

Chuzeville (Jean), *Rome et l'Internationale.* Une prédication de Dostojewski. Paris, Ed. Bossard, 140, Bd Saint-Germain, 1927, 50 pages.

On s'occupe beaucoup aujourd'hui de la philosophie de l'histoire, car en effet il n'est pas de spectacle plus curieux ni époque plus singulière que la nôtre. Deux attitudes d'esprit sont possibles en face du problème de l'humanité de demain : certains penseurs, à la lumière de grands principes immuables essaient de saisir au vif, de juger et de prédire les poussées sociales ou intellectuelles qui se font continuellement jour ; d'autres, au contraire, plus éloignés de la théorie des choses, « au nom même de la vie indéfinissable », cherchent une explication moins « formaliste » aux questions internationales et religieuses. M. Jean Chuzeville, après avoir donné de belles pages sur Merejkowskij, essaie d'expliquer certaines tendances anarchistes qui se manifestent dans le monde de la pensée comme dans le domaine de la science politique et sociale. Malgré l'apparent chaos, dit-il, l'espoir à un avenir meilleur subsiste. Le bonheur nouveau, pense l'auteur, viendra du côté de l'ordre. Chuzeville reprend pour son compte la vieille idée du philosophe russe Tchadajev et il repeint ironiquement à neuf le tableau d'un monde gouverné par une association de deux puissances : le Pape et l'Internationale franc-maçonne. Il n'est pas convenable de nous arrêter à de pareilles fantaisies

et nous aurions tort de prendre au sérieux des paroles qui ne feraient des avances qu'à un snobisme intellectuel. A. de L.

Fagot (M. l'abbé), *Saint François d'Assise.* Traduction française de la « Legenda Antiqua » d'après le Ms 1046 de Pérouse. Paris, Ed. Bloud et Gay, Collection « Caritas », 1927, 180 pages.

S. François d'Assise, « raconté par ses compagnons » est l'histoire présentée dans ce petit livre. Jusqu'ici on ne connaissait cette hagiographie que par des sources secondaires, mais voici qu'en 1922, l'un des plus savants travailleurs du Collège Saint-Bonaventure de Quaracchi, le R. P. Ferdinand-M. Delorme, O. F. M., découvrit dans la Bibliothèque communale de Pérouse un manuscrit qui, après un examen minutieux, fut identifié comme étant une copie fragmentaire des fameux « Souvenirs du Frère Léon ». ». C'est ce texte, traduit en français qui est présenté par M. l'abbé Fagot.

La figure charmante du plus populaire des saints, qui compte des admirateurs non seulement dans le monde catholique, mais chez nos frères orthodoxes, et qui s'est fait des disciples jusque dans les tiers-ordres protestants, la figure du séraphique Père François se dégage de ce récit avec une auréole toute particulière. Bienheureuse simplicité de l'esprit et pureté de cœur, qui ont été poussées jusqu'à la sainte folie pour le Christ ; elles ont mérité pour S. François d'être un point de contact et d'union entre les frères séparés ; elles les engagent à s'élever à leur tour dans cette sphère où il n'y a plus de différences entre frères, mais seulement un abandon complet et l'union éperdue dans Dieu, notre Père commun. A. de L.

Maréchal S. J., *Le Point de Départ de la Métaphysique.* Leçons sur le développement historique et théorique du problème de la connaissance. *Cahier II :* Le conflit du rationalisme et de l'empirisme dans la philosophie moderne, avant Kant. *Cahier III :* La critique de Kant. *Cahier V :* Le thomisme devant la philosophie critique. Louvain, Museum Lessianum, et Paris, Alcan, 1923 et 1926.

Depuis les débuts de la renaissance thomiste, les esprits se sont préoccupés de trouver des formules aptes à rendre la doctrine de S. Thomas plus conforme quant à son expression, à la pensée moderne. Ce fut, on peut le dire, l'œuvre par excellence du cardinal Mercier et de l'école de Louvain. Le R. P. Maréchal semble marcher à leur suite. Et s'il était un point particulièrement important à l'heure présente, c'était bien la question de la connaissance. La nécessité de synthétiser les différents éléments de solution, fournis par l'œuvre du Docteur Angélique, était d'autant plus urgente, qu'au moment où le maître écrivait le problème ne se posait pas sous la forme angoissante qu'il revêt actuellement. Descartes n'avait point formulé son doute universel et Kant n'avait pas

encore, en introduisant dans l'acte de connaître les méticuleuses distinctions de la critique, diminué considérablement sa potentialité de certitude. Le donné intelligible se présentait à l'esprit et l'intelligence en extrayait d'emblée les éléments vitaux. Personne à ce moment ne songeait à douter. Pourtant dès le XIV[e] siècle, le doute se glissa dans les esprits, la certitude de la valeur de l'intelligence n'est plus telle qu'on lui fasse crédit absolu. Aurealus, Occam, poussés par cette tendance, formulèrent la doctrine nominaliste ; plus de certitude sur l'objet connu, sa valeur se réduit à celle du mot que le langage exprime. La Renaissance et le retour au système platonicien qu'elle marqua ne devaient qu'augmenter cette incertitude. Dans le premier de ses cahiers sur la critique ancienne de la connaissance, de l'antiquité à la fin du Moyen Age, le Père Maréchal analyse ce mouvement avec une sûreté rare, s'appuyant sur les sources elles-mêmes. Dans les cahiers II et III, l'auteur poursuit l'histoire du problème jusqu'à Kant y compris. Le cahier V, qu'il donne avant le cahier IV pour permettre aux lecteurs de connaître sa conception personnelle, présente l'exposé de la doctrine thomiste.

Ce n'est point dans cette revue que nous pouvons songer à rendre compte en détail de l'œuvre et de l'interprétation souvent neuve qu'elle apporte, ni surtout à prendre position dans les discussions qu'elle a provoquées parmi les thomistes contemporains. Nous voudrions seulement relever les qualités brillantes par lesquelles elle s'impose. Tout d'abord, l'œuvre du R. P. Maréchal est éminemment originale. Il ne s'est pas contenté des chemins battus et des exposés habituels, il a repensé les doctrines qu'il expose et leur a donné un relief. S'il se défend de faire œuvre d'historien, il ne manque pourtant pas de jeter sur l'histoire de la pensée humaine des lumières toutes nouvelles. L'esprit de synthèse qu'il apporte dans ses développements lui permet de grouper autour de l'idée de la connaissance les lignes maîtresses des systèmes. A ces qualités de fond, l'ouvrage du R. Père se recommande aux lecteurs au courant de la terminologie scolastique à la manière de parler et de s'exprimer d'aujourd'hui.

Disons avant de terminer ce trop bref compte rendu le contenu des études dont nous venons de parler. Retraçant le développement du problème critique depuis la Renaissance, l'auteur, dans le cahier II, met en évidence l'intéressante personnalité du cardinal de Cusa. Il analyse ensuite les grandes figures de la philosophie moderne avant Kant, Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibnitz et Wolf, les Empiristes anglais. Son exposé trace un sillon lumineux à travers ces philosophies et des rapprochements ou des oppositions, soulignés avec à propos, permettent au lecteur de suivre les phases de l'évolution du problème épistémologique. Du cahier III, entièrement consacré à Kant, disons seulement, pour souligner le mérite du travail, que l'interprétation de l'auteur est toute personnelle, qu'il ne veut s'inféoder à aucun système d'interprétation et qu'il s'efforce de marquer la logique interne du kantisme, voulant par là rendre le plus fidèlement une pensée qui a déjà engendré tant de courants philosophiques si contradictoires. Le cahier V où l'auteur développe la théorie thomiste mériterait plus que la simple mention que, faute de place, nous sommes obligés de lui accorder. Relevons deux affirmations qui marqueront tout l'intérêt du livre : « Si nos connaissances

directes ne vont pas d'emblée atteindre l'objet en soi, nous demeurons, de droit, confinés à l'intérieur du sujet, comme tels, nous sommes emmurés dans le relatif, et aucun artifice de démonstration ne vous permettra de « jeter un point » vers l'extérieur et l'absolu. Loin de nous, par conséquent, la pensée de rouvrir ici la décevante « quaestio de pante... ». Si nous atteignons la vérité métaphysique, ce sera en dernière analyse, à la lumière d'une évidence objective immédiate. « Et un peu après, dans l'introduction : « On ne surmonte vraiment une erreur qu'en y faisant éclater la contradiction ;... l'affirmation métaphysique, pour s'opposer victorieusement au relativisme, doit revêtir une nécessité « théorique », et non pas seulement une nécessité « morale » ou « pratique ».

Ces brefs extraits diront le but poursuivi et la méthode adoptée. Puissent-ils engager de nombreux esprits cultivés, non point seulement à lire les ouvrages du R. P. Maréchal, mais à les étudier et à y chercher exprimées d'une façon adéquate les bases de la vérité.

D. P. D

La vie au Monastère d'Amay. (Octobre)

1 Six novices du monastère de Schootenhof-lez-Anvers arrivent à Amay pour faire leur année de probation canonique.
2 Départ de dom Théodore Belpaire pour les Balkans et les différents monastères du Mont-Athos
4 Conférence à Liége — dom Lambert Beauduin.
5 Un atelier de reliure est installé au monastère.
8 Retour au monastère d'Amay de dom André Stoelen et dom Maur.
9 A la chapelle particulière de l'évêché deux moines reçoivent, des mains de S. G Mgr Kerkhoff, notre évêque ordinaire, l'Ordre du diaconat.
10 Profession triennale : dom Pierre Dumont.
14 Départs : dom Pierre va à l'Institut oriental à Rome pour y faire des études spéciales ; dom Cyrille à l'Université de Breslau (Allemagne) ; dom Irénée à l'Université de Louvain ; dom Michel va passer l'hiver au monastère de Schootenhof ; dom Anselme fait des études à l'Institut Catholique de Paris ; dom Willibrord (de Schootenhof) à l'Université de Louvain.
28 Ordination sacerdotale de deux moines.

Bruxelles.

Le Cercle Saint-André (A. C. J. B.) auquel Son Eminence le cardinal archevêque de Malines a bien voulu accorder son haut patronage ainsi que des marques de paternel intérêt, tiendra un Congrès-Triduum du 16-18 décembre 1927. Les réunions se tiendront dans la grande salle des Dames de Marie, Bd Haecht, à Bruxelles.

Le 16, à 2 heures, réunion de travail à laquelle seront exposes des questions d'ordre général, une question sur l'Anglicanisme et une sur l'Orthodoxie ; à 5 heures on prendra le thé. Le soir, dans la même salle, réunion publique. — Conférences avec projections lumineuses.

Le 17, le programme de la réunion d'étude sera le même

que celui de la veille avec cette différence cependant qu'on aura un cours sur le Protestantisme au lieu du sujet anglais.

Le 18 (dimanche), aura lieu une liturgie grecque chantée à l'église Sainte-Gudule, à laquelle sont priés d'assister tous ceux qui ont à cœur de prier ensemble pour l'Union des Eglises. Pour ceux qui l'ignorent, nous ajouterons que la présence à cette messe compte évidemment comme accomplissement de l'obligation dominicale d'assister à la messe.

L'après-midi, une grande séance solennelle et publique se tiendra pour clôturer le Triduum. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que des orateurs de tout premier choix ont accepté de venir informer l'opinion publique de l'état des choses existant actuellement dans les différentes Eglises séparées, ainsi que des espoirs qui naissent, des progrès que fait l'idée d'Union des Eglises dans le monde entier. Des délégués d'autres pays assisteront aux réunions.

Les détails sur ce Triduum seront rendus publics par la presse quotidienne. Que nos lecteurs et amis veuillent bien faire leur possible pour que ces journées soient une source de bénédictions nouvelles pour tous les ouvriers de l'Union. Tous se souviendront dans leurs prières de ceux qui travailleront ensemble à Bruxelles le 16, 17 et 18 décembre 1927.

Angleterre.

La Société de S. Jean Chrysostome (1), dont le but est de promouvoir l'étude et la prière pour l'Union des Eglises tiendra cet hiver les conférences suivantes à Saint Peters Hall Westminster Cathedral Precincts, à 6 heures du soir :

Octobre 24. — Le chanoine Myers parlera des « *Appels à Rome dans les premiers siècles du Christianisme* ».

Novembre 21. — Le R. P. Martindale, S. J., « *Constantin et la Fondation de Byzance* ».

Décembre 19. — Mgr Barnes (2), « *Le Concile d'Ephèse* ».

Janvier 16. — M. Herbert Ward, « *Le Concile de Chalcédoine* ».

(1) *Irénikon*, t. I, p. 119, 369.

(2) Ne pas confondre avec le bishop protestant de Birmingham. Mgr Barnes est un savant ; il habite Oxford où il a soin de l'éducation du jeune duc de Norfolk, premier pair du Royaume Uni, qui est catholique romain de vieille tradition de famille.

Amérique.

The Confraternity of Unity (1) de Baltimore, Md, U. S. A., édite depuis la Toussaint une petite revue, qui devra faire le lien entre les membres de la Ligue dispersée sur l'immense territoire des Etats-Unis. L'Editorial parle beaucoup des bonnes relations qui se sont établies entre la Confraternity et le monastère d'Amay. Il recommande l'*Irénikon* à tous ses membres sachant le français. L'octave de prières « auquel le Saint-Siège a donné son consentement officiel » (depuis le 18 janvier, fête de la Chaire de S. Pierre, jusqu'au 25 janvier, fête de la Conversion de S. Paul), sera observée officiellement par les membres de cette société qui devront réciter un *Veni Creator* quotidien « for catholic Reunion ».

Plus loin nous trouvons une note intitulée « Quatre Phases ». L'auteur dit que le mouvement catholique dit de « Contre Réformation » a passé dans la communion anglicane par trois phases déjà : le mouvement d'Oxford toucha la doctrine ; les Ritualistes, la liturgie et la pénétration dans la vie des principes catholiques ; la troisième phase fut le mouvement « des Congrès », du « Rapprochement des Etudes mutuelles ». Reste à faire le quatrième pas : celui de l'Union.

BISHOP URGES LEAGUE FOR CHURCH UNITY

Milwaukée, Wis. — Writing in The Living Church, the Rt. Rev. William A. Guerry, D. D., Bishop of South Carolina, urges the formation of a League for Church Unity, with membership in all Christian Churches, in order to carry on the work of reunion begun last summer by the World Conference on Faith and Order at Lausanne, Switzerland.

« It is perfectly true that the truth must ultimately prevail, writes Bishop Guerry », but the whole history of Christianity from the beginning teaches us that it will not prevail unless we, as the servants of God, and followers of the Divine Master, do something to make it prevail. We do not believe that we have gone as far as is possible at the present time. Something yet remains to be done. The more we have studied the question of a reunited Christendom and pondered over the Lausanne papers, the more we are convinced that now is the

(1) Cf. *Irénikon*, t. III, p. 62.

accepted time, the psychological moment, to do something constructive and definitive toward arousing and informing the Christian laymen of all the Churches regarding the solemn obligation and the imperative need of a reunited Church. The leaders may have caught the vision, but as yet it is perfectly evident that the rank and file of our laity and many of our clergy do not even know what it is all about.

» Like all great movements, which have profoundly affected the Church, this movement must come from the whole body of the faithful and not merely from a few gifted and far-seeing watchmen upon the towers of the New Jerusalem. It is also well to remind ourselves at this time that the guidance of the Holy Spirit in the Church is not vouchsafed to the clergy alone, nor yet to the episcopate, but to the whole body of the faithful, acting corporately and under the guidance of the Spirit of God. I am fully persuaded in my own mind that the Lausanne Conference was called together of God, and that His blessing clearly rested upon its deliberations, but I am also profoundly convinced that if we are going to conserve the fruits of the conference and keep what gained for the next conference, something more has to be done, and the sooner the better.

» And that next step, as I see it, is to launch a campaign of education which shall quicken the conscience of the Christian world regarding the terrible weakness and sin of a divided Christendom, and inform the m ind of our people, lay and clerical, regarding just what is meant by organic unity, and so prepare the way for the day when more definite and tangible results may me obtained. »

Bishop Guerry does not believe that it is possible at this time to lay down a platform for all the Churches. Rather, he thinks that the first step is « to convert the Christian Churches represented at the conference to the ideal of a reunited Church ». To his end, he proposes an organized movemend among both laymen and clergy, and suggest as a pledge for the following :

« In obedience to the teaching of Jesus Christ, and trusting to the assistance and guidance of His Holy Spirit, I do hereby pledge myself to work and pray for the visible and organic unity of His Church. »

(from the *Living Church*).

Angleterre.

MEMORIAL CHURCH. — I have been asked to make an appeal to your readers on behalf of the Benedictine nuns of Talacre, North Wales (1). They are in great need of a church which shall provide not only a choir for themselves, but also be a parish-church for the Catholics of the neighbourhood.

But they are very poor, and are still burdened with a heavy debt on their property. They need £ 3,000 to build a church, in concrete, which will serve for the service of God. They cannot have their enclosure properly established till they have such a church. It is therefore for them a pressing need.

They propose to build this church as a memorial to their late Abbess, Dame Scholastica Mary Ewart.

It is a great privilege for me to take a part, however slight, in thus doing homage to the memory of one of the most remarkable women who has lived in this country for many generations. Abbess Scholastica recalled the great monastic figures of past ages ; St. Hilda of Whitby, St. Etheldreda of Ely seemed to live again in her. May God inspire many souls to come to the help of her daughters in their present difficulties.

(Signed) Dom Bede CAMM, O. S. B., M. A., F. S. A.
Benet House, Cambridge.

All offerings should be sent to
THE RT. REV. LADY ABBESS,
TALACRE ABBEY,
PROSTATYN, FLINTSHIRE.

(1) Cf. *Irénikon*, vol. III, p. 32.

Saint-Nicolas.

S. Nicolas, nous dit une légende populaire russe, envoyé du Paradis pour visiter la terre, aperçut un jour sur son chemin un pauvre paysan dont la charette trop chargée étant profondément embourbée, le pauvre cheval était à bout de force pour le tirer de là.

— Allons donner un coup de main à ce brave homme, dit S. Nicolas à son compagnon.

— Je m'en garderai bien, répondit S. Cassien : j'ai peur de salir ma chlamyde.

— Attends-moi alors, ou bien poursuit ta route sans moi, dit S. Nicolas, et s'enfonçant sans crainte dans la boue, il aida vigoureusement le paysan à tirer sa charrette de l'ornière.

Lorsque, la besogne terminée, S. Nicolas rejoignit son compagnon il était tout couvert de fange et sa chlamyde, salie et déchirée, ressemblait à un vêtement de pauvre. Grande fut la surprise de S. Pierre lorsqu'il le vit arriver en cet état à la porte du Paradis.

— Eh ! qui t'a arrangé de cette façon ? lui demanda-t-il.

S. Nicolas raconta le fait.

— Et toi, demanda S. Pierre à S. Cassien, n'étais-tu pas avec lui dans cette rencontre ?

— Oui, mais je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas et avant tout j'ai songé à ne pas ternir la blancheur immaculée de ma chlamyde.

— Très bien, dit S. Pierre. Toi, S. Nicolas, pour ne pas avoir eu peur de te salir en tirant de peine ton prochain, tu seras fêté dorénavant deux fois chaque année et tu seras considéré comme le plus grand saint après moi par tous les paysans de la sainte Russie.

(Tiré d'une œuvre de Vladimir Solovief.)

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).



IRÉNIKON

REVUE MENSUELLE DES MOINES DE L'UNION DES EGLISES

A côté de la REVUE mensuelle,

Une COLLECTION paraît à intervalles irréguliers dix fois par an. Elle comprend une série d'études et de documents plus spéciaux qui trouveraient difficilement place dans un Bulletin destiné à une plus large vulgarisation.

Conditions d'Abonnement.

Revue et Collection		Revue	
Belgique	30 francs	Belgique	20 francs
Etranger	10 belgas	Etranger	5 belgas

Le numéro séparé : Belgique, 3 francs; Etranger, 5 francs.

Avis.

1. Tout ce que publie IRÉNIKON n'entraîne qu'une responsabilité individuelle. Il peut être bon parfois de faire connaître des Etudes qui, tout en ne concordant pas avec nos convictions, renseignent sur le monde de la psychologie non catholique dont les efforts, difficultés, tendances et espoirs sont loin d'être suffisamment connus. Non seulement l'appréciation mais encore la charité envers nos frères dans le Christ se trouvera accrue par ces connaissances.

2. La Direction se réserve tous les droits de propriété en ce qui concerne les articles de la Revue et Collection Irénikon.

DIRECTION : Monastère d'Amay-s/Meuse (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 161.209.

ADMINISTRATION : M. Duculot, Gembloux (Belgique).
COMPTE-CH. : BRUXELLES : 22851 ; PARIS : 800,12.

DEPOTS :

France : Librairie Saint-François, 4, rue Cassette, Paris.
Angleterre : Mowbrays, 28, Margaret Street, London W. 1.
Hollande : M. van Haastert, 89, Amalia Van Solmstr., s'-Gravenhage.
U. S. A. : O'Donovan Bros. Inc. 221, Park Avenue, Baltimore, MD.

Irénikon

BULLETIN MENSUEL DES
MOINES DE L'UNION DES ÉGLISES

AMAY s/Meuse & SCHOOTENHOF lez-Anvers

Tome III Décembre 1927.